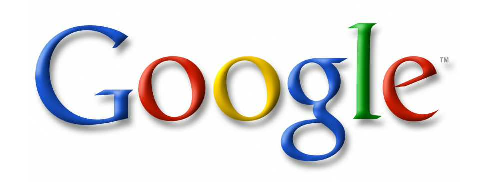
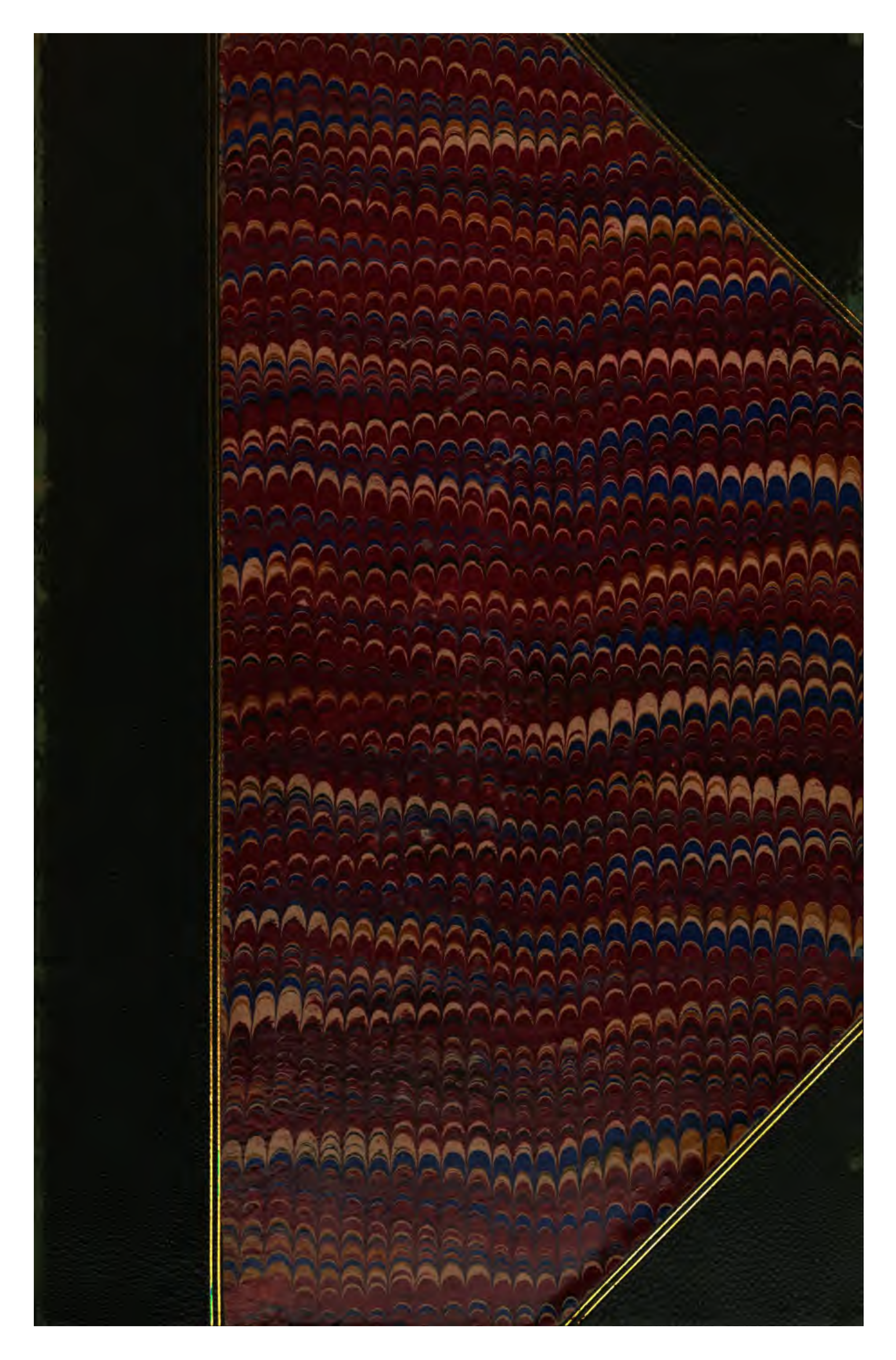
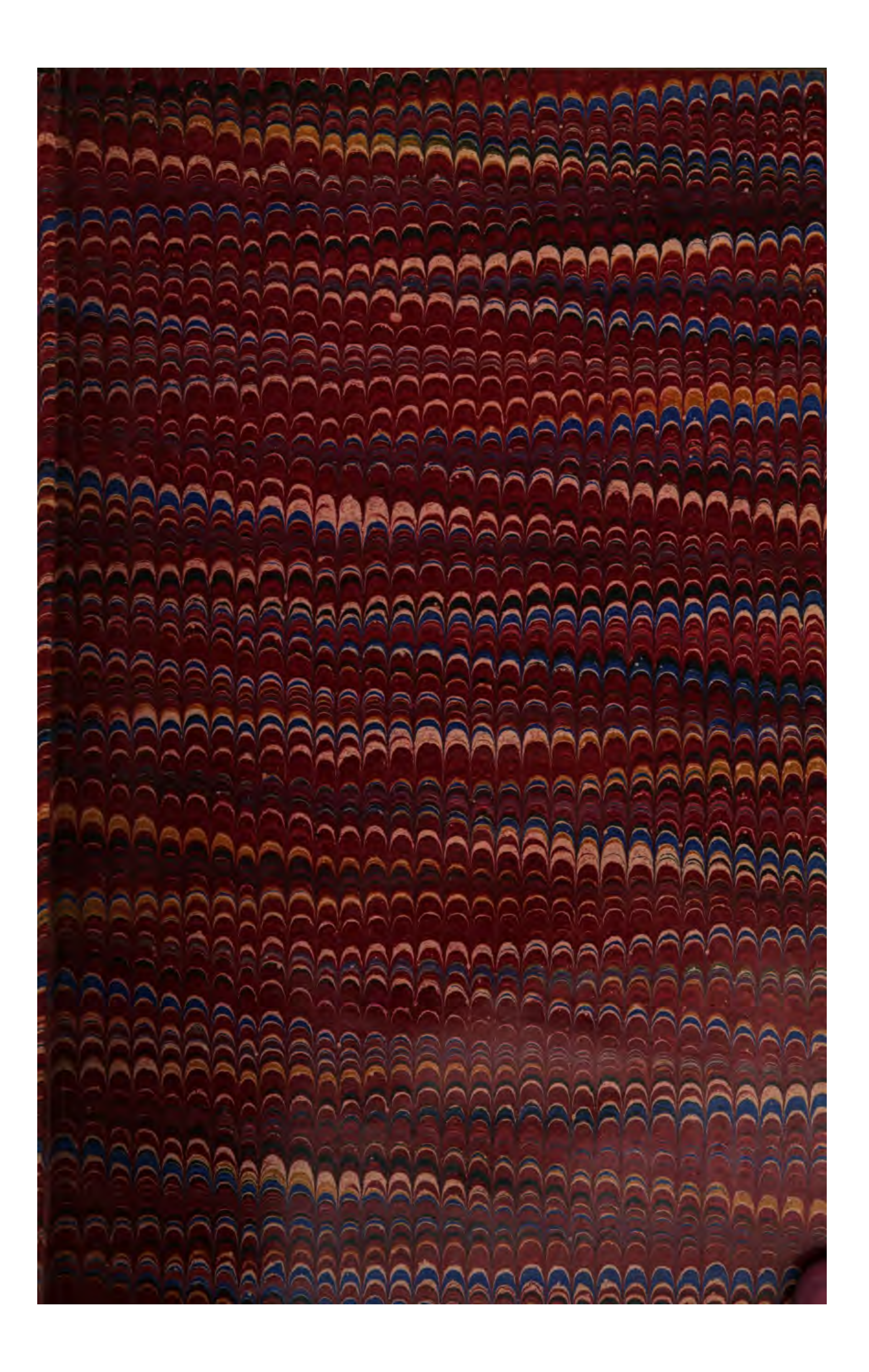





157. i 2
9 8
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



L'EAU
DE
JOUVENCE

11

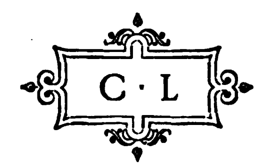
PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C[ie], rue St-Benoît. — [1504]

ERNEST RENAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'EAU DE JOUVENCE

SUITE DE *CALIBAN*



PARIS

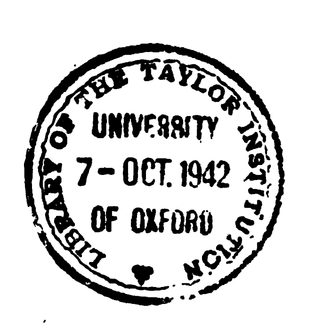
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

M DCCC LXXXI

//


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 - OCT. 1942
OF OXFORD

AU LECTEUR

Au mois d'août de l'année dernière, j'allai pour la troisième fois demander du soleil et de la vieille chaleur emmagasinée à mon cher volcan d'Ischia. Je trouvai tout comme je l'avais laissé deux ans auparavant. L'excellent Zavota m'avait réservé les mêmes chambres, la même terrasse. Sous mes fenêtres, les mêmes orangers, la même verdure intense, sortant d'un sol de cendre, les mêmes noyers, aussi beaux que ceux de Normandie, les mêmes fleurs, les mêmes cigales. Les mêmes...

hélas ! les pauvres petites bêtes, il n'est pas sûr que celles qui m'empêchaient de dormir il y a deux ans ne soient pas mortes aujourd'hui. Mais celles qui les avaient remplacées jouaient juste le même air. Une pareille identité de toutes parts me rappela aussi mes pensées d'il y a deux ans; je me retrouvai en la compagnie de Shakspeare; je me repris à vivre avec Caliban, Prospero, Ariel. Ces chères images se mirent à causer de nouveau entre elles dans mon esprit; leurs dialogues me firent passer un mois fort agréable; joints aux étuves de l'Epomeo et à l'air pur d'Ischia, ils me délivrèrent à peu près des douleurs dont chaque hiver a coutume de ramener pour moi les vives étreintes.

De quoi parlaient-ils entre eux, ces êtres éternels, créés par le génie? Mon Dieu! toujours d'une seule et même chose. Mon excellent ami Charles Duveyrier rencontra un jour un de ses confrères en Saint-Simon,

qu'il n'avait pas vu depuis Ménilmontant. Après les premières effusions amicales : « Eh bien, que fais-tu ? lui demanda Duveyrier. — Je suis sous-préfet, répondit l'ancien apôtre. Et toi, que fais-tu ? — Moi, mon cher, je pense à Dieu. — Bah ! » fit le sous-préfet. Et Duveyrier lui montra que ce monde est d'un bout à l'autre une vision extraordinaire, et qu'il faut être aveugle pour n'en être pas ébloui. Il avait raison. On revient toujours à la mer où il est doux de faire naufrage. Le plongeur qui a cru entrevoir la perle accomplie plongera éternellement, dût-il cent fois ne ramener du lit des mers que des algues et de la nacre vulgaire.

J'avais d'abord songé à une continuation de *Caliban*, dont la donnée eût certainement enchanté les conservateurs. Prospero eût été rétabli dans son duché de Milan ; Ariel, ressuscité, se fût mis à la tête de la revanche des purs. Puis j'ai vu ce qu'un tel parti pris

avait de désavantageux. J'aime Prospero, mais je n'aime guère les gens qui le rétabliraient sur son trône. Caliban, amélioré par le pouvoir, me plaît mieux. Et quant à ressusciter Ariel pour le faire entrer à Saint-Acheul et mettre l'idéal au service du P. Canaye, ma foi! je n'en ai pas eu le courage. Prospero, c'est la raison supérieure, privée momentanément de son autorité sur les parties inférieures de l'humanité. Ses engins magiques et surnaturels, autrefois si puissants, sont maintenant sans force. Prospero, à l'heure présente, doit renoncer à tout rêve de restauration au moyen de ses anciennes armes. Caliban, au fond, nous rend plus de services que ne le ferait Prospero restauré par les jésuites et les zouaves pontificaux. Loin d'être une renaissance, le gouvernement de Prospero, dans les circonstances actuelles, serait un écrasement. J'ai donc cru qu'il valait mieux montrer l'éternel magicien poursuivant, faible et dés-

armé, son problème du pouvoir par la science, que de lui rendre son ridicule petit duché de Milan. Je crois toujours que la raison, c'est-à-dire la science, réussira de nouveau à créer la force, c'est-à-dire le gouvernement, dans l'humanité. Mais, pour le moment, ce qu'on réussirait à restaurer, ce serait la négation même de la science et de la raison. Ce n'est pas la peine de changer. Gardons Caliban; tâchons de trouver un moyen d'enterrer honorablement Prospero et d'attacher Ariel à la vie, de telle façon qu'il ne soit plus tenté, pour des motifs futiles, de mourir à tout propos.

PERSONNAGES

PROSPERO, magicien, duc de Milan détrôné, désigné durant une partie du drame par le nom d'ARNAUD.

ARIEL, esprit de l'air, ressuscité.

CALIBAN, chef du peuple de Milan.

GONZALO, vieux conseiller honnête.

LE PAPE CLÉMENT.

BRUNISSENDE DE TALLEYRAND, maîtresse du pape.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET.

FLORESTANO, son secrétaire.

WALTHERUS, bâtard du pape.

LE BARON SERVADIO, ORLANDO, ERCOLE, BALDUCCI, RINALDO,	nobles milanais.
HILARIUS, GOTESCALC, AUTRES,	disciples de Prospero ou Arnaud.

LÉOLIN DE BRETAGNE, aventurier gallois, barbe grisonnante.

SIFFROI, seigneur palatin, ambassadeur du roi de Germanie.

LE CARDINAL PHILIPPE DE CABASSOLE, grand inquisiteur.

CÉLESTINE, EUPHÉMIE,	jeunes religieuses.

TROSSULUS, membre de la Société des gens de lettres.
LE SQUELETTE DE GAUTHIER DE BRUGES.
ZABELON, vieille fille dévote,
SŒUR DOUCELINE, béguine,
DONNA ALBINA,
NA BRUNA,
} Avignonnaises.
JOURDAIN DE L'ILE, brigand.
DURANTI,
AGRICOL,
MAIFFREDI,
} Avignonnais.
UN SERVITEUR de Prospero.
CLERC de l'Église romaine.
SERRURIER, personnage muet.

On est prié de se rappeler que l'auteur ne montre nulle part aucun souci de couleur locale. Il ne connaît Arnaud de Villeneuve et Clément V que par des légendes populaires; on est tenté de le soupçonner d'avoir confondu Clément V et Clément VI, et de ne connaître l'Allemagne que par Geneviève de Brabant.

L'EAU DE JOUVENCE

SUITE DE *CALIBAN*

ACTE PREMIER.

A Milan, dans le palais de la baronne de Saint-Cerbonet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET,
FLORESTANO.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET.

Le pape a-t-il répondu à la lettre que je lui ai écrite ?

FLORESTANO.

Non, pas encore.

LA BARONNE.

C'est étrange. Il n'y a que quatre journées d'ici Avignon, et voilà dix jours que je lui ai écrit.

FLORESTANO.

Le pape est très occupé. Vous savez... Brunissende, un vrai miracle de beauté !

LA BARONNE.

Taisez-vous, impertinent. Comment pouvez-vous supposer que Sa Sainteté se laisse un moment distraire des sollicitudes de son saint ministère par des pensées frivoles !

FLORESTANO.

Que voulez-vous ! aux heures où il n'exerce pas son saint ministère, le pape pense et sent comme un homme. Pourquoi voulez-vous que la nature se comporte différemment chez les ecclésiastiques et chez les laïques ?

LA BARONNE.

C'est votre méchanceté qui vous fait parler ainsi. Toujours la haine des libertins, occupée à calomnier les saints hommes, à prêter aux ecclé-

siastiques les vices, les déportements des gens du monde !

FLORESTANO.

Voyons. Peut-on prétendre que la cour d'Avignon soit pure comme un paradis?

LA BARONNE.

Le pape ne peut pas avoir la prétention que sa maison soit plus pure que l'arche de Noé, où il se trouva des damnés, ni que la maison des patriarches, où il y eut des réprouvés aussi. Le chef est saint; ce pavillon suffit à couvrir le reste de la marchandise.

FLORESTANO.

Oh! vraiment. Et Waltherus! avez-vous donc des doutes sur son père? Il y a dix-huit ans qu'il vint en ce bas monde, membre-né de la confrérie des écussons barrés. Ne vous souvient-il pas combien à cette époque Sa Sainteté actuelle était un jeune et beau prélat?

LA BARONNE.

Cessez, je vous prie, de remuer ces choses inconvenantes. Ce Waltherus !... encore un ami digne de vous !

FLORESTANO.

Je l'avoue, un charmant compagnon, qui fait mes délices chaque fois que vous me dépêchez à la cour pontificale. Ma foi, vivent les bâtards ! Ils ont une chance !... Waltherus sera cardinal à vingt ans.

LA BARONNE.

C'est très mal, ce que vous dites. Pouvez-vous ériger en faveur du ciel un malheur, un crime ?

FLORESTANO.

Ah ! cela, par exemple, ce n'est pas sa faute.

LA BARONNE.

Que dites-vous, mauvais drôle ?

FLORESTANO.

Je dis que ce n'est pas sa faute s'il est bâtard.

LA BARONNE.

Mais certainement si.

FLORESTANO.

Bah !

LA BARONNE.

Eh! sans doute. Dès le ventre de sa mère, il a péché, il a agi par concupiscence. Il est hors la loi. Il est venu non seulement contre la règle du sacrement du mariage, mais par désir déréglé, par escalade, bris de clôture.

FLORESTANO.

Ah! voyez un peu, le petit coquin. Il a été trop pressé. Au lieu d'aller à la commune, à la paroisse, consulter les registres, voir si son père et sa mère étaient en règle avec le greffier, il s'est

rué comme un étourdi dans la venelle de la vie. Oh ! l'impudique ! Est-ce assez révoltant !

Entre le baron Servadio.

SCÈNE II.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET, LE BARON SERVADIO, FLORESTANO.

LA BARONNE.

Eh bien, le croiriez-vous? pas de lettre encore d'Avignon. Voilà comme on est récompensé de servir la bonne cause. Ah! je me fatigue quelquefois. — Florestano, retirez-vous pour expédier mes ordres.

Florestano sort.

LE BARON.

Et moi aussi, chère baronne, parfois je trouve que nous sommes bien bons de nous donner tant de mal pour une Providence qui nous laisse défendre tout seuls ses intérêts, et se montre si peu attentive à ses propres affaires. Que la bonne cause

récompense mal ses défenseurs! Je l'avoue, j'arrive à me fatiguer de si peu d'égards. Toute vanité mise à part, tenez, je suis humilié. Voilà cinq ans, six ans, mes plus belles années, que je sacrifie à une cause qui ne fait rien pour nous, disons mieux, rien pour elle-même. A Milan, un prince oublieux de ses devoirs, qui est de connivence avec ses ennemis, et décourage ses amis... A Avignon, quel scandale, madame!...

LA BARONNE.

Oui, contez-moi donc cela.

LE BARON.

La comtesse Brunissende gouverne l'Église universelle. L'empire qu'elle exerce sur Clément est quelque chose de surhumain. Elle le tient par les sens et par l'âme. Pas une faveur spirituelle et temporelle qui ne passe par sa main.

LA BARONNE.

L'éhontée! se prostituer à un vieillard incapable

d'aimer. Oh! que je la reconnais bien là, cette misérable. Tenez, baron, je ne suis pas jalouse d'elle. J'ai eu mieux, moi. Elle a le vieillard, pour extorquer de lui des bénéfices. Me permettez-vous de tout dire, ici, entre nous, mon ami? me jurez-vous que ce que je vous dis est pour vous seul? (Signes d'assentiment du baron. La baronne continue. Ses yeux pétillent.) Eh bien, je l'ai eu jeune, moi; je l'ai aimé; il m'a aimée. J'ai eu le vrai amour, non le honteux caprice du vieillard. La voyez-vous, à son âge, sacrifiant l'amour à l'ambition, à l'avarice! Vile catin!

LE BARON.

Ne croyez pas que ses complaisances pour le pape la privent de quelque chose. Toute la cour sait que Waltherus est son amant.

LA BARONNE, avec rage.

C'est trop fort. Ah! prêtres, cardinaux, papes, vous me le payerez! Ma foi, vivent les patarins! Pauvres gens! étais-je assez folle de tant me don-

ner de peine pour les faire brûler? Ils n'avaient pas tort au fond de dire que toute l'Église militante n'est qu'un tas de réprouvés. Définitivement, le jeu que nous jouons est immoral. On se lasse de soutenir un Dieu qui s'abandonne et rend si peu de choses à ceux qui sacrifient leur popularité pour lui.

LE BARON.

C'est vrai; prenons garde cependant qu'on ne nous entende. En servant la bonne cause, nous servons un ladre vert, qui nous paye mal; mais, si nous quittons son service, nous ne serons plus payés du tout. Adieu, baronne, silence et discrétion. Je vais voir nos amis et tâcher de trouver avec eux des moyens pour faire sortir notre Prospero de la compagnie de ses cornues et de ses alambics. Quel homme, mon Dieu! Jamais la nature n'avait créé un pareil *hirco-cerf!*

SCÈNE III.

A la chartreuse de Parme, dans le laboratoire de Prospero.

PROSPERO, HILARIUS.

PROSPERO.

Oui, mon pauvre Ariel avait mille fois raison. Le règne de l'idéal est fini, tout ce qui ne se traduit pas en une force est tenu pour chimérique. Un savant qui n'a pas de poudre fulminante, un pape qui n'a pas d'armée, a beau dire : « Je représente l'idée » ; on ne fait pas beaucoup plus de cas de lui que d'une machine crevée ou d'une citadelle démantelée. Il faut que de notre temps l'idéal devienne réalité. La poudre, que nous cherchons, sans l'avoir trouvée encore, transportera entièrement le centre de la force. Le cheval, l'épée, l'armure de fer seront des engins mis au rebut. Quant à notre eau, j'en rêve toujours...

HILARIUS.

Dis-moi donc au juste ce que tu as fait à cet égard, ce que tu as vu ?

PROSPERO.

L'alambic des Arabes est connu depuis longtemps. Tu sais comment, au moyen de cet instrument, ils réussissent à séparer des choses leur principe essentiel. On extrait l'odeur de la plante odoriférante : on la concentre. Je veux de même extraire l'esprit du vin, en faire une substance à part, une eau ardente. Trois fois, en effet, il m'est arrivé que des gouttes de cette eau, étant tombées sur le feu, ont émis une flamme vive, pétillante, une flamme semblable à un esprit.

HILARIUS.

Peut-être l'esprit d'Ariel ?

PROSPERO.

Non, il n'y avait pas de feu dans Ariel. Il y avait de l'air, de la lumière, de l'éclair. Cette fois, c'est

la flamme même de la vie que je crois manier. Ce que j'ai vu éclater, c'est le feu élémentaire, le feu qui, déposé en la matière, fait la naissance, qui, retiré d'elle, fait la mort. Songe donc ! l'essence de la vie renfermée dans un récipient de verre, pouvant tenir dans le creux de la main! Mise sur les lèvres, mon eau développe une chaleur étrange; une goutte qu'on en prend cause l'ivresse; elle tue dix fois si l'on en prend une quantité équivalente à ce qu'il faut de vin pour désaltérer.

HILARIUS.

Une telle eau ne peut venir, en effet, que des forges les plus profondes où la nature crée la vie.

PROSPERO.

Voilà pourquoi je l'appelle eau de vie. Et ce n'est pas tout encore; car au delà est l'éther. Cet éther, je l'ai touché, oui, touché un moment; car à peine l'as-tu rendu palpable qu'il s'envole. C'est par lui que j'espère rendre la mort douce et volontaire. Mais que dis-je! ce que j'ai fait n'est rien auprès

de ce que je veux faire. Il faut que je sache, car je l'ignore encore, dans quelles circonstances précises le phénomène a lieu. Et puis, quoique le produit soit précieux, la méthode pour le trouver l'est plus selon moi. Qu'est-ce, en effet, que cette distillation que je sais maintenant pratiquer, si ce n'est le pouvoir sur les forces atomiques de la nature? Que fera jaillir ce coup de sonde donné dans l'inconnu? Heureux qui le saura! Pour moi, je crois que le jour où tout cela sera révélé, la mort recevra un grand coup. La vieillesse sera vaincue, le vieillard connaîtra les joies de la jeunesse, la vie humaine sera vraiment tirée de son ignominie et deviendra quelque chose de noble, d'acceptable et de libéral.

HILARIUS.

Et que te faut-il pour cela? Ton esprit paraît comme altéré de soif, comme séduit par une vision qu'il a eue et ne peut retrouver.

PROSPERO.

Il me faut le temps et le repos.

SCÈNE IV.

UN SERVITEUR entre.

Seigneur, des cavaliers en grand nombre sollicitent l'honneur de vous présenter leurs hommages. Ce sont les gentilshommes qui remplissaient autrefois votre palais de Milan.

PROSPERO.

Qu'ils entrent.

SCÈNE V.

Entre une députation de seigneurs milanais.

PROSPERO, HILARIUS, SERVADIO, BALDUCCI, ERCOLE, ORLANDO, RINALDO, GONZALO.

LE BARON SERVADIO.

Votre fidèle noblesse de Milan, monseigneur, vient vous assurer de sa fidélité et recevoir les ordres de son légitime souverain. Nous ne sommes pas de ceux pour lesquels le droit change; nous

protestons contre le fait accompli, et, quoique notre épée soit tenue dans le fourreau jusqu'au moment où vous nous ordonnerez de la tirer, il n'est pas de jour où nous ne livrions quelque bataille contre la grande félonie du siècle. Sans nous arrêter à des considérations de fausse humanité, nous subordonnons tout à l'intérêt sacré des principes.

Les résultats obtenus sont immenses. Déjà nous avons à peu près ruiné l'industrie de Milan. Les affaires vont au plus mal. Le peuple affamé va bientôt se révolter contre le gouvernement, qu'il accuse avec raison d'être la cause de sa misère. Dépositaires de la masse la plus considérable de la richesse publique, nous pouvons, en ouvrant ou en fermant nos bourses, faire, dans le peuple, l'aisance ou la misère. Le peuple dépend donc de nous, et, s'il est sage, il verra bientôt qu'il n'aura de pain que s'il se soumet au gouvernement loyal de Votre Altesse.

La république a cet avantage qu'elle fournit

elle-même des moyens pour l'attaquer. L'essentiel est de prouver que l'ordre ne s'établira jamais avec un gouvernement d'assemblées populaires. La tactique est facile. Pour montrer que l'ordre n'existe pas, nous le troublons. Nous faisons dans les assemblées un boucan d'enfer; l'un de nous imite le cornet à bouquin, l'autre le fifre. On sort, les gens paisibles crient au scandale; alors nous faisons chorus avec eux, nous levons les bras au ciel. Mais notre principale tactique est de pousser aux excès. Caliban nous rend ici la tâche assez difficile. Depuis qu'il est au pouvoir (vit-on jamais de pareil sapajou?), il se comporte avec assez de sagesse. Nous espérions qu'il n'allait faire que des folies, et il n'en est rien. Mais, à la longue, les excès sont inévitables; dans trois mois, si Votre Altesse le permet, elle sera rétablie sur son trône de Milan. Nous avons seulement besoin que Votre Altesse prenne la direction du mouvement, qu'elle donne des ordres. Elle peut être sûre qu'ils seront fidèlement exécutés.

PROSPERO.

Tout fidèle a droit que je lui serre la main. Les devoirs politiques peuvent changer, les devoirs d'homme à homme ne changent jamais. Vous serez toujours reçus dans cette retraite comme vous l'étiez dans mon palais de Milan. Quant à des ordres, je n'en ai plus à donner. Désirez-vous réellement savoir comment vous vous conformerez à mes intentions ?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, seigneur.

PROSPERO.

Eh bien, je vous le dis, c'est en ne faisant rien du tout.

SERVADIO.

Mais vous êtes notre chef pour combattre Caliban. Quoi ! vous pactisez avec Caliban?

PROSPERO.

Moi? nullement. Je suis le survivant, à la vie

et à la mort, de ceux qui fondèrent par leur épée le duché de Milan. J'ai maintenu mon droit historique; le peuple l'a brisé. Vous m'offrez le trône de Milan; mais, vraiment, l'avez-vous à donner? et votre don serait-il bien solide? J'attends donc. Le temps a pour coutume de varier sans cesse. Il est peu probable que, dans vingt ans, la girouette du monde n'ait pas changé plus d'une fois. Mais il est deux choses qui ne changent pas : l'intérêt du peuple et mon titre, qui n'est qu'une forme de l'intérêt du peuple. Si, comme l'expérience semble le prouver, la république de Milan a besoin d'un prince pour subsister, moi et ma race nous sommes là. Si la république de Milan, fondée par ma race, peut se passer de nous, eh bien, j'ai d'autres devoirs et d'autres plaisirs. Le duché de Milan est peu de chose dans l'ensemble de l'humanité.

BALDUCCI.

Mais nous qui combattons, il nous faut un chef.

Notre mission, c'est de combattre Caliban. Vous devez nous conduire dans notre lutte contre Caliban.

PROSPERO.

Pardon; j'avais cru qu'un fidèle sujet est celui qui obéit à son souverain. Vous venez de me dire que j'étais votre souverain. Eh bien, mon ordre, sachez-le, est que vous vous teniez parfaitement tranquilles. J'ai été chef d'État, je le serai peut-être encore : jamais je ne serai chef de conspiration contre mon peuple.

ERCOLE, à Balducci.

Tu vois bien que c'est un partisan déguisé de Caliban.

ORLANDO.

On n'est jamais sûr de ces gens-là.

BALDUCCI.

Qu'attendre autre chose d'un tel idéologue?

RINALDO.

Son fils consentirait peut-être à se révolter contre lui?

ORLANDO.

Attendez, il faut d'abord le brouiller avec Caliban. Ce ne sera pas difficile.

Ils saluent et se retirent. Gonzalo seul reste.

SCÈNE VI.

PROSPERO, GONZALO, HILARIUS.

PROSPERO.

Mauvaise journée que celle-ci!

GONZALO.

Oui, mauvaise journée, mais inévitable. On est toujours perdu par son propre parti. Se taire est d'or, mais ne se tait pas qui veut. Il y a des circonstances où la force des choses parle pour vous. Le séjour de Votre Altesse en cette chartreuse supposait des prodiges de sagesse. Votre Altesse

en était capable. Mais demander de la sagesse à tout un parti !...

PROSPERO.

Il ne dépend de personne de me faire sortir de mon caractère.

GONZALO.

Oh ! sans doute. Mais il dépend de vos prétendus amis de vous compromettre, et ils n'y manqueront pas. Votre séjour ici va devenir impossible. Vous vous rappelez cette intrigante, la baronne de Saint-Cerbonet ?

PROSPERO.

Quoi ! cette vieille folle, qui destitue le bon Dieu quand il n'est pas de son avis. Je l'ai connue ; oui, je l'ai connue. Est-il possible que ce soit là ce qui mène le monde ?

GONZALO.

Oui, c'est elle qui vous perd ; car, en intriguant

auprès du pape pour votre restauration, elle irrite les Milanais. La femme est, dans les choses de ce monde, l'ennemi de la raison.

PROSPERO.

Le repos ne sera donc jamais fait pour moi. On ne se soustrait pas à sa destinée. J'avais rêvé d'échapper par mon génie à la fatalité de ma naissance, mon parti me tient à la gorge, et de temps en temps secoue ma chaîne pour me faire souvenir que je suis esclave. Dire que je courrai peut-être longtemps le monde avant de trouver une protection qui vaille pour moi celle de Caliban!

GONZALO.

Grande dérision des choses humaines ! A notre âge, on cesse d'en rire.

PROSPERO.

Eh bien, Hilarius, prenons l'habit de notre profession, allons nous escrimer en Garlande. Je ne m'appelle plus Prospero, je suis un maître

comme tant d'autres, je commence une nouvelle vie. (A Gonzalo.) Adieu, Gonzalo ; si tu entends parler de maître Arnaud, sache-le, c'est de moi qu'il s'agira.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Elle se passe de nuit, à Avignon, dans une salle de la résidence papale.

LE PAPE CLÉMENT, UN CLERC.

LE PAPE.

Ainsi, tu me disais hier que les hérésies surabondent et que les erreurs les plus dangereuses se produisent chaque jour.

LE CLERC, **tenant de nombreuses pièces de parchemin.**

Oui. De nouveaux averroïstes nient la résurrection des corps, la vie future. Ils prétendent que l'esprit général de l'univers ne s'occupe pas des choses particulières, qu'il est inutile de le prier, que le monde est éternel et n'aura pas de fin.

Le pape se tait.

LE CLERC continue.

Ils soutiennent en outre follement que toutes les religions ont été fondées par des imposteurs et reposent sur des fables; que la théologie n'est pas la science des sciences, qu'elle est en grande partie chimérique, que la faculté des arts seule a un objet sérieux.

Le pape tousse légèrement.

LE CLERC continue.

D'autres émettent des erreurs contre la sainte Église et sa divine autorité. Voici les fraticelles qui soutiennent que les sacrements administrés par des clercs fornicateurs ne sont pas valables, que les prélats ne doivent pas être riches et que les biens de l'Église doivent servir à une fin spirituelle. Voici les apostoliques qui prétendent tenir directement leurs pouvoirs de Jésus-Christ. Les bizoques vont jusqu'à soutenir qu'il ne devrait pas y avoir de riches. Les turlupins prétendent

qu'il ne faudrait donner les places qu'à des hommes de mérite.

Le pape éclate de rire.

LE CLERC continue.

Les pauvres de Lyon sont intolérables : ils prétendent que chaque homme doit avoir à manger selon sa faim. Les humiliés disent que tous les gens d'Église devraient observer la règle des mœurs. Ils nient le purgatoire et les indulgences.

LE PAPE.

Ceux-là sont les plus dangereux. Qu'on les brûle sans miséricorde !

LE CLERC.

Peut-être Votre Sainteté trouvera-t-elle plus grave encore la collection d'erreurs que voici, qui nous est arrivée aujourd'hui. Elle vient de la grande fontaine de foi, la sacrée faculté de théologie de Paris.

LE PAPE, inclinant la tête.

Lis-moi ce morceau.

LE CLERC.

Collection des erreurs professées de vive voix ou par écrit par des hommes de notre temps, entre lesquels nous ne citerons qu'un seul, vrai fils de Bélial, Arnaud, se disant de Villeneuve et Catalan. Dieu se hâte d'avoir pitié de lui pour qu'il s'amende! Sinon, qu'il périsse!

« Cet insensé ose dire que la médecine vaut mieux pour les hommes que les sacrements, et que le médecin qui s'expose à la mort pour procurer à ses semblables le salut du corps est supérieur au prêtre qui confère le salut de l'âme. Mais ce blasphème n'est rien auprès de ce qu'il annonce comme devant être un jour. Dans ses accès d'insanité, il prétend que les sciences du genre de celles qu'Aristote a traitées dans ses livres de la Physique, du Sens et du Sensible, de la Génération des animaux,

de la Génération et de la Corruption, seront un jour l'objet principal des recherches des hommes et qu'il en sortira de surprenantes améliorations pour le sort de l'humanité. Nuit et jour, il travaille en des fourneaux secrets, d'où il s'imagine que sortira l'or. Dieu donne l'or à qui il veut! Ne fréquentant pas les bons docteurs, se plaisant au contraire à des entretiens frivoles avec des laïcs dénués de solides connaissances, il leur inculque de folles idées, que ceux-ci répandent hautement, savoir qu'il existe une eau ayant les propriétés du feu, capable de ranimer les forces de l'homme le plus épuisé. Ils assurent que cette eau a été composée par leur maître au moyen d'évaporations subtiles faites dans un vase nommé *alambic*. Ceux qui en ont goûté, disent-ils, sont redevenus jeunes; la joie s'est emparée d'eux, ils ont eu des idées plus claires et plus puissantes; des vieillards qui en ont goûté ont eu les mêmes désirs que les jeunes gens. »

Le pape tousse.

LE PAPE, tout bas.

Si pourtant c'était vrai !...

LE CLERC, reprenant.

«... Toutes choses qui, si elles ne sont pas mensongères et ne constituent pas ceux qui les disent à l'état d'imposteurs, marquent l'intervention certaine des esprits du mal.

« Nous omettons de vraies folies, des contes que de vieilles édentées peuvent seules accepter. A entendre ceux que cet homme dangereux a ensorcelés, l'eau en question serait capable de prolonger indéfiniment la vie, de ressusciter les morts, et ils content à ce sujet des fables que les hommes simples répètent, si bien que ces fables sont pour les uns un objet de crainte, pour les autres un objet d'espérances, également malsaines. Il est écrit : *Statutum est homini semel mori*, et aussi *Dissipabitur capparis*. S'il vient un jour où la câpre est sans effet... (Le pape fait un mouvement d'attention), c'est

que Dieu a voulu que le vieillard ne fût pas distrait par les soucis du jeune homme et n'eût plus de pensée que pour ce qui doit l'occuper toute l'éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* Or il serait absurde et téméraire et malsonnant de dire que la femme est destinée à occuper l'homme de toute éternité. »

LE PAPE.

Arrête-toi. De pareilles idées sont tristes; ces sorbonnistes n'ont jamais le moindre mot pour rire. Cet Arnaud m'est connu par mon cher fils le roi de Sicile, sur qui il pratique des médecines merveilleuses, et qu'il sauva de la mort. Il n'est, quoi qu'on en dise, ni de Villeneuve, ni Catalan. Continue.

LE CLERC.

«... Tel est cet Arnaud que les ignorants admirent, et ils s'en vont racontant qu'à son appel les morts s'éveillent et qu'on n'a qu'à lui dire qui l'on veut revoir pour que le mort reparaisse. »

LE PAPE.

Ceci est grave. Qui voudrais-je revoir?... (Après un moment de réflexion.) Ma foi! personne, je crois. Mais je suis malade. Il est commandé à l'homme d'arracher les âmes à la mort et tout d'abord la sienne; on doit donc faire le possible pour sauver sa vie, sous peine d'être homicide envers soi-même. (Au clerc.) Dit-on où est maintenant cet Arnaud?

LE CLERC.

Il est dit qu'après avoir quitté Paris, d'où l'a chassé l'indignation des docteurs catholiques, il s'est dirigé du côté de Barcelone et de Montpellier, où il se plaît surtout à dogmatiser.

LE PAPE, à part.

Si ce sont là des erreurs, mes théologiens les condamneront; si ce sont des vérités, étant le premier dans la chrétienté, je dois être le premier à en profiter. Le bénéfice des erreurs comme le bénéfice des vérités du monde entier m'appartient.

(Au clerc.) Écris que je réserve ces coupables à ma juridiction directe. Qu'on les fasse venir ici par douceur et par persuasion.

Le clerc se retire.

SCÈNE II.

LE PAPE, seul.

Je garderai cet Arnaud. Si je venais à mourir, il pourrait me ressusciter... (Après un moment de réflexion.) Non, j'y tiens peu ; je saurais trop de choses. Et puis, pour deux ou trois heures durant lesquelles il faudrait faire des actes de dévotion, dresser des testaments pieux !... Ce n'est pas la peine.

Mais si je faisais ressusciter quelqu'un pour le questionner ? Je saurais à quoi m'en tenir sur l'immortalité de l'âme. L'idée est bonne. Car, enfin, peut-être sommes-nous dupes, et, si ce n'est pas vrai, tout ce qu'on dit des supplices des simoniaques n'est pas vrai non plus. Voilà ce qu'il m'importe de savoir. Si je dois changer de vie, il faut

au moins que ce soit à bon escient. Je tiens la proie, mes confesseurs voudraient me la faire lâcher pour l'ombre. Nous verrons...

Voilà, par exemple, le cardinal de Saint-Silvestre, qui est mort récemment. Il était simoniaque avéré; je le sais mieux que personne. Eh bien, si je pouvais savoir ce qu'il éprouve !... Mon sort ne différera pas beaucoup du sien. Est-ce donc aussi terrible que l'on dit? Cet endiablé Florentin décrit, dans son *Enfer*, un tas de choses qu'il n'a pas vues. Ce supplice des pieds rouges... Allons donc, qu'en sait-il?

Ce qui m'inquiète davantage, c'est ce Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers, que j'ai dépouillé de ses revenus. La cause a été jugée canoniquement, c'est vrai; ma conscience est tranquille; mais il est mort de misère. On dit qu'il s'est fait enterrer ayant en main son appel, qui me cite au jugement de Dieu. C'était un saint homme, cet appel est capable d'avoir son effet. A-t-il fixé le délai? C'est ce qu'il faudrait savoir. Ah! les saints,

ce sont encore les gens les plus à craindre en ce monde; malheur à qui les trouve sur son chemin !

SCÈNE III.

Un petit bruit se fait entendre à une porte secrète. Entre Brunissende de Talleyrand.

LE PAPE, BRUNISSENDE DE TALLEYRAND.

LE PAPE.

Toujours vous arrivez, belle amie, aux heures où mon cœur vous désire. Mon Dieu ! où va le monde ? Que d'aberrations de toutes parts ! Vous eussiez frémi tout à l'heure, si vous aviez entendu les erreurs auxquelles notre siècle était réservé.

BRUNISSENDE.

Qu'est-ce encore que ce grimoire ? Laissez donc le siècle aller comme bon lui semble. Vous userez votre santé à vouloir le corriger, et vous n'y réussirez pas. Qu'il y ait des gens pour vouloir réformer l'Église dans son chef et dans ses membres,

c'est leur affaire ? ils y ont intérêt. Mais vous, qui êtes le chef, y a-t-il le moindre sens commun à ce que vous vous tourmentiez pour vous réformer vous-même ? Restez donc tranquille ici ou dans votre château de Malaucène. Goûtez les biens que Dieu vous a faits, et tâchez que ce soit pour le plus longtemps possible.

LE PAPE.

Mais tout va au plus mal dans la chrétienté. Le vol, l'assassinat, les sept péchés capitaux ronflent comme les trombones d'un concert infernal. Les hommes commencent à croire qu'il faut jouir autant qu'on peut en cette vie.

BRUNISSENDE.

C'est vrai. Il n'ont plus peur de l'enfer. Il faut en faire des descriptions plus terribles. Il faut donner ordre aux peintres de dessiner Satan encore plus laid qu'ils ne le font et de représenter dans les diverses *bolgie* des supplices épouvantables, afin que ceux qui y croient aient bien peur. Don-

nez ordre aussi aux prédicateurs d'inventer des détails nouveaux très affreux sur l'enfer.

LE PAPE.

Le revenu de Saint-Pierre diminue sensiblement.

BRUNISSENDE.

Oui, mais le capital est inépuisable. C'est le besoin que les hommes ont d'indulgences. Faites payer de belles sommes aux maris et aux femmes qui font tout à coup la découverte agréable que leur mariage a été nul et qu'ils ont vécu des années en concubinage. Émettez un nouveau paquet d'indulgences, vous verrez avec quel empressement on se précipitera dessus.

LE PAPE.

Mais on dit des choses si affreuses des supplices des simoniaques.

BRUNISSENDE.

Vous savez bien que rien de tout cela n'est certain. Voilà de ces choses que l'on dit sans en être

sûr le moins du monde. Personne n'est venu le raconter.

LE PAPE, hochant la tête.

Si c'était vrai, pourtant !

BRUNISSENDE.

Non ; c'est impossible. Je ne crois pas à l'immortalité des âmes ; il y en a trop. Où voulez-vous caser ces milliards d'êtres, dont chacun a son système de bonheur ? Si le mort n'a plus sa personnalité, si le même bonheur est imposé à tous, consistant par exemple à chanter des psaumes en commun, assis sur des bancs, ma foi ! je ne tiens pas à cette immortalité-là. Je ne serais plus moi-même ; bonsoir. Je serais sans défauts !... Ah ! par exemple ! c'est à mes défauts que je tiens.

LE PAPE, à part.

Charmante enfant ! elle ne doute de rien ! (Tout haut.) Mais l'Église murmure. Elle murmure contre moi, m'accuse de népotisme. Elle murmure contre vous aussi.

BRUNISSENDE.

Laissez-la faire. Il est impossible que, l'Église et moi, nous soyons très bien ensemble. Elle est l'épouse de Jésus-Christ; je suis la maîtresse du vicaire de Jésus-Christ. Comment voulez-vous que cela s'arrange? Dans notre famille, nous avons pour principe de reculer jusqu'au dernier moment les formalités nécessaires au salut. Si on se convertit trop tôt et puis qu'on guérisse, on peut, par sa sottise, se priver de bien des plaisirs.

LE PAPE.

Je vous assure que, si je désire rester jeune, c'est pour vous aimer. Mais figurez-vous que, parmi les erreurs qui viennent de se produire, il y en a une qui pourrait tourner à notre profit.

BRUNISSENDE.

Qu'elle soit la bienvenue! Ne brûlez qu'en effigie le pauvre homme qui l'a mise en avant. De quoi s'agit-il?

LE PAPE.

D'Arnaud de Villeneuve, le premier docteur de notre temps. On dit qu'il fait de l'or.

BRUNISSENDE.

Cela doit vous toucher peu. Vous avez les indulgences.

LE PAPE.

L'or est assurément la première chose de ce monde, puisque l'or est le moyen pour avoir tout ce que l'on désire. L'or ne suffit pas cependant. Il faut la vie et l'amour pour en jouir. Si l'on est vieux, à quoi sert l'or? C'est comme posséder un tonneau de vin, sans soif pour le boire. Il importe donc que la vie des riches soit allongée et assurée. Pour les pauvres, c'est bien inutile, puisque leur vie n'a pas de valeur. Mais les riches, les arrivés, tout ne leur sert à rien s'ils ne vivent pas, s'ils ne sont pas bien portants. Un moyen de conserver la vie et la jeunesse est donc au moins aussi précieux qu'un moyen de faire de l'or.

BRUNISSENDE.

Ne pensez pas à cela. On a l'âge qu'on croit avoir.

LE PAPE.

Cela vous est facile à dire. Croyez-vous que je ne remarque pas quelquefois les coups d'œil que vous avez pour le bachelier Waltherus? Avoir vingt ans, c'est plus que d'être pape.

BRUNISSENDE.

Allons donc! voilà vos idées qui vous reviennent. Qui a tiré un billet comme vous dans la loterie du monde? Être pape à une époque de totale corruption. Et maintenant, maître de tout, vous allez vous casser la tête contre une porte fermée?

LE PAPE.

Peut-être pas fermée, si Arnaud a raison.

BRUNISSENDE.

Que dit-il donc?

LE PAPE.

Il fait mieux que de dire. A force de chauffer et de réchauffer ses alambics, il a trouvé le vrai or, je veux dire une eau de Jouvence, une eau de feu dont une goutte rend les forces perdues, et qui du même coup prolonge la vie, assure des années de santé et de plaisir.

BRUNISSENDE.

Fi donc! la médecine et l'amour n'ont rien à faire ensemble. Tristes soucis de vieillard, jamais vous ne m'apparûtes plus honteux qu'aujourd'hui. Quand on est vraiment jeune, on ne pense pas à la mort. Ah! vous me demandez si notre tour viendra? Sotte question! cela est trop clair; c'est comme demander si le jour d'aujourd'hui aura un soir. La certitude que l'on possède à cet égard empêche-t-elle de jouir du soleil? Oui, nous les jeunes, nous détesterons toujours ces arts honteux de prolonger avec du lacet le ruban de soie de la vie. Le coup de ciseau de Lachésis est sans appel.

Béni soit-il à sa manière, puisqu'il nous préserve de mendier dans le palais dont nous avons été les maîtres, de traîner péniblement en esclaves le char qui nous porta.

LE PAPE.

Goûtez votre ivresse tant qu'elle durera. Votre eau de Jouvence est en vous-même; c'est votre jeunesse, votre beauté.

BRUNISSENDE.

Cela nous suffit. O vanité des pensées dites sérieuses! Vous avez besoin de croire que votre plaisir durera toujours. Nous autres, nous ne pensons jamais à la fin. Je vous l'assure, la joie de vie qui est en moi ne gagnerait rien à ce que je la crusse éternelle. Qu'importe! Le plaisir éternel est celui qui a eu, à un moment donné, toute l'intensité dont il est susceptible.

Le pape se tait.

Il lui donne un baiser. Tous deux se lèvent, font quelques pas ensemble. Brunissende sort par la porte secrète; le pape, après quelque hésitation, reste.

SCÈNE IV.

Le pape sonne un clerc. Le clerc se présente sur-le-champ.

LE PAPE.

Prenez un ouvrier dont vous soyez sûr. Qu'il sache manier le marteau. Prenez les clefs du caveau neuf situé sous la salle capitulaire de l'aile droite, et descendons.

SCÈNE V.

Dans le caveau.

LE PAPE, LE CLERC, L'OUVRIER.

Tous les trois regardent en silence le cercueil debout sur lequel est fixée une plaque de plomb portant ces mots : *Gualtherus Brugensis.*

LE PAPE, à l'ouvrier.

Ouvre, emploie tes tenailles, ôte les clous, je veux voir.

L'ouvrier force le couvercle. Le squelette de Gauthier de Bruges apparaît menaçant. Clément recule de plusieurs pas.

LE PAPE, en lui-même.

La cause a été jugée. Ce qui est jugé est toujours bien. L'arrêt a dû être juste.

Il s'approche lentement du squelette, qui le regarde de ses yeux vides. Un bras s'avance. Autour des doigts, sous l'anneau pastoral, s'enroule une petite bande de parchemin. Le pape regarde ce rouleau, effrayé; il le touche, puis recule, le touche encore, puis tire le parchemin. La main crispée du cadavr retient la cédule.

LE PAPE.

Quoi! tu résistes? Mais j'ai le droit d'ordonner. Ne sais-tu pas que mon pouvoir s'étend à tout chrétien, mort ou vivant. L'obéissance n'est-elle pas le premier devoir de l'homme d'église? Nous allons voir si tu es vraiment un saint, comme on le dit. Obéis, cadavre, obéis!

Le pape tire le parchemin; tous les os de la main se répandent à terre.

LE PAPE lit rapidement.

« Dépouillé indignement, mourant de faim, pendant que mes spoliateurs dépensent les biens de mon Église en orgies, je t'assigne, pape Clément, avant une année révolue, au trône de celui

qui connaît mon innocence et ton avarice. Au revoir. »

LE PAPE, pâle, reste longtemps immobile. Il murmure tout bas :

Avant un an!...

Puis il remet lentement les phalanges des doigts à leur place, rajuste l'anneau pastoral. Il relit le parchemin, en répétant tout bas :

Avant un an!... avant un an!...

Il le met dans sa poche.

LE PAPE, à l'ouvrier.

Remets les clous maintenant... Remontons. (Au clerc.) Le parchemin pourrit beaucoup plus lentement que la main qui le tient. Voilà pourquoi je l'ai pris. Cette pièce-là du moins ne me sera pas opposée au jour de la résurrection.

SCÈNE VI.

Le pape, en se retournant, se trouve face à face avec Brunissende, qui est descendue par derrière et a suivi toute la scène sans être vue.

LE PAPE, LE CLERC, L'OUVRIER, BRUNISSENDE.

BRUNISSENDE.

Pour Dieu! laissez donc les morts en repos. Ce pauvre Gauthier est maintenant votre moins dangereux ennemi. Contentez-vous de l'avoir volé, laissez-le tranquille. C'était un saint, mais évidemment un sot. Que ne se contentait-il de l'état de pauvreté évangélique où vous l'aviez mis et qui convient si bien à un saint?

LE PAPE.

L'acte qui l'a dépouillé est parfaitement régulier.

BRUNISSENDE, riant.

Eh bien, alors, soyez en paix. Que craignez-vous? Venez, venez.

Ils remontent tous ensemble, le pape pensif.

ACTE III.

Il se passe sur le pont d'Avignon, le soir, après le coucher du soleil. Toute la population d'Avignon assise sur les parapets du pont. Danses, gens qui vont et qui viennent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DANSEURS, ZABELON, SŒUR DOUCELINE, DONNA ALBINA, NA BRUNA, JOURDAIN DE L'ILE, DURANTI, AGRICOL, MAIFFREDI.

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

ZABELON.

Jésus, Marie ! Comment le pape peut-il protéger de telles gens ? C'est les brûler qu'il devrait ! J'ai toujours dit qu'on n'aurait la paix que quand le feu nous aurait débarrassés de tous ces mé-

créants. Mais les bons usages s'en vont. Dans mon enfance, j'ai porté du bois au bûcher de plus de vingt hérétiques. Et voilà bien dix ans que nous n'avons pas eu un seul de ces actes si édifiants pour la foi.

SŒUR DOUCELINE.

Cette eau ne peut venir que de l'enfer. Il n'est pas étonnant qu'elle brûle. De l'eau qui brûle !... Comment voulez-vous que ce soit naturel ? Et l'on prétend qu'elle peut rendre jeune et jolie. Ah ! cela prouve ce que j'ai toujours pensé, c'est que ces tristes dons-là viennent de l'enfer.

DONNA ALBINA.

Avez-vous entendu ce qui s'est passé au château de Courthezon ? Le seigneur Faustin était mort depuis quelques heures. Mais cet Arnaud, qui dispose de la vie et de la mort, l'a ressuscité par son élixir. Faustin a fait un testament nouveau et a changé, d'après ce qu'il a pu apprendre dans l'autre monde, ses premières dispositions.

NA BRUNA.

O ciel ! quel abus ! Mais cela ne devrait pas être permis de ressusciter les morts. Leur âme est en paradis, ou en purgatoire, ou en enfer. Il faut l'y laisser. On a vu, on a entendu là-bas un tas de choses ! Il n'est pas permis de venir les redire, ni profiter de ce que l'on sait.

JOURDAIN DE L'ILE.

Cela est vrai. Que deviendront les vivants, si les morts se mettent à ressusciter? Le premier devoir d'un gouvernement conservateur et honnête doit être d'empêcher les défunts de revenir sur terre. Si le couvercle du tombeau peut se lever, il n'y a plus d'ordre. Il faut faire une requête au pape pour que les ressuscités soient sévèrement réprimés et que les intéressés soient autorisés à exiger qu'ils meurent de nouveau. Par exemple, si les morts ressuscitent, celui dont on a pris légitimement les biens et qu'on a tué pourrait revenir réclamer ! Tout bien pesé, l'état du ressuscité est délictueux.

Lazare a vécu toute sa seconde vie en contrebande, sans titres de propriété, sans état civil.

NA BRUNA.

Certainement. Où allons-nous, s'il est permis aux morts de revenir ? Vous avez eu, par exemple, un mauvais mari ; vous avez réussi à vous en délivrer, et vous seriez exposée à le voir reparaître !... Il ne servirait donc à rien de vous en être débarrassée ?

DONNA ALBINA.

C'est clair. Il n'y a de sécurité que si les morts sont bien morts.

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

Un groupe d'hommes s'approche.

DURANTI.

Je n'y comprends rien, Agricol. Voilà le progrès

qui se fait maintenant par les prêtres! L'aurais-tu jamais pensé? Autrefois les papes n'étaient entourés que de moines et de saintes personnes; maintenant, on va voir leur cour formée de nécromanciens, d'alchimistes, de gens suspects de toutes les nouveautés.

AGRICOL.

Ajoute : et de femmes charmantes. La cause de tout cela, c'est que le pape est un homme comme un autre. Le pape est malade, il veut guérir, il s'adresse au médecin le plus célèbre par ses cures. Il n'y a rien là que de très naturel. Crois-tu donc qu'il va s'enquérir si ce médecin est hérétique ou catholique? Il le prendrait mahométan, au besoin. La maladie égalise tous les hommes, toutes les religions.

MAIFFREDI.

C'est pour cela que je pense quelquefois qu'il n'y aura pas toujours de pape. Il faudrait pour cette institution des anges et une ville dans les

nuages. Un ange n'aurait pas tant de faiblesses pour Brunissende.

DURANTI.

Ma foi, tant pis pour les anges! C'est un bijou d'or et de diamant que cette femme! Vit-on jamais un pareil miracle d'élégance, d'amabilité et de grâce. Elle réunit les dons extrêmes, les deux charmes de la femme, la force et la langueur. Par moment, c'est un souffle; elle a toutes les faiblesses. Puis elle éclate; sa raillerie est comme une prise de possession de l'univers.

AGRICOL.

Je l'ai vue l'autre jour en sa toilette du matin. Un léger col plissé embrassait son menton et ses joues comme le calice d'une fleur. On entrevoyait son cou, entouré d'un rang de perles, et la naissance de son sein, d'une blancheur de lait. Un simple ruban d'écarlate, s'élargissant un peu sur son front, retenait ses cheveux.

DURANTI.

Jusqu'ici, nous n'avons pas encore vu de telles femmes, et certes il faut qu'il y en ait. On dit qu'elle dispose des bénéfices; ma foi, il n'en fut jamais fait meilleur usage. La beauté de la femme est un art, un art qui coûte cher; il faut bien en payer les frais. Ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux réaliser un tel prodige que d'avoir la consolation de penser qu'il y a quelques moines de plus à la portion congrue, assommant le ciel de leurs patenôtres?

AGRICOL.

Oui, les revenus ecclésiastiques devraient tous être employés à défrayer la toilette de jolies femmes et à pensionner des gens d'esprit.

MAIFFREDI.

Mais cet Arnaud, que fait-il en tout cela?

AGRICOL.

Dieu sait. On dit qu'il sert au pape pour ses expériences sur l'immortalité de l'âme.

MAIFFREDI.

Il n'y croit donc pas?

AGRICOL.

Oh ! c'est comme toutes les choses qu'on croit; on n'en est pas bien sûr.

MAIFFREDI.

Je vous demande ce que cela lui fait.

AGRICOL.

Pardon ! s'il y a un enfer, comme il est simoniaque au premier degré, gare à lui !

MAIFFREDI.

Voilà des choses qu'il ne faut pas savoir. Moi, je n'y pense jamais. Les prêtres sont chargés de cela.

Les deux groupes se rapprochent.

SŒUR DOUCELINE.

C'est un scandale comme on n'en vit jamais. Cette femme perdra la chrétienté. Les évêchés se

donnent à sa recommandation. Le bachelier Waltherus sera évêque un de ces jours.

ZABELON.

Oui, c'est un scandale affreux ! Définitivement, ma sœur, tous les hommes sont des polissons ! Ah ! s'ils voulaient tous se faire moines !

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD, HILARIUS, GOTESCALC.

Prospero et ses deux disciples circulent inconnus dans la foule et causent entre eux à voix basse.

PROSPERO.

Nous sommes ici peu populaires ; mais ces bourgeois sont gens tranquilles, évitons de les

émouvoir. Plus on remue d'idées fortes et neuves, plus il faut de précautions pour ne pas troubler le peuple. L'ambition perd tout. On eût proposé à Platon d'être le président de sa république qu'il se fût récusé. Il eut bien plus de plaisir à l'écrire qu'il n'en aurait eu à la gouverner.

HILARIUS.

Vous ne voulez donc pas de la vérité pour le peuple ?

PROSPERO.

Pardon ! mais la vérité du peuple, c'est celle qu'il se fait à lui-même. Le peuple a besoin à la fois d'illusions religieuses et de beaucoup d'amusements.

GOTESCALC.

Mais ces danses, ces privautés sont d'une moralité douteuse. Il faudrait pourtant songer à moraliser les masses. Il n'y a que cela de sérieux.

PROSPERO.

A notre âge, Gotescalc, peut-on dire de pareils

enfantillages? Si nous ne sommes pas désabusés, quand le serons-nous, mon cher? Comment n'as-tu pas encore vu la vanité de tout cela? Tous les trois, nous avons mené une jeunesse sage, car nous avions une œuvre à faire. En conscience, voyant le peu que cela rapporte, pouvons-nous songer à conseiller aux autres, qui n'ont pas d'œuvre à faire, les mêmes maximes de vie? La moralité doit être réservée pour ceux qui ont une mission comme nous. Celui qui occupe un rang à part dans l'humanité doit s'imposer, en retour de ses privilèges, des devoirs austères, un genre de vie astreint à des règles difficiles. Mais les pauvres gens, les gens ordinaires, allez donc! Ils sont pauvres, et vous voulez que par-dessus le marché ils soient vertueux! C'est trop exiger. Eh mon Dieu! leur part n'est pas la plus mauvaise. Il n'y a que les simples qui s'amusent. Or s'amuser est une manière inférieure, une manière réelle pourtant de toucher le but de la vie. Si l'homme n'existait pas, les formes les plus élevées de l'ado-

ration sur notre planète eussent été les jeux des dauphins, le tourbillonnement folâtre des papillons, le chant des oiseaux. L'amour est la perle pour laquelle on donne tout le reste; or l'amour n'existe guère que pour le peuple. Le plus grand prince, avec tous ses trésors, ne saurait acheter l'amour que l'artisane, la villageoise donnent gratis au jeune artisan ou au jeune villageois. Les gueux ne s'aiment qu'entre eux. Le peuple doit s'amuser; c'est là sa grande compensation. Un peuple gai est le meilleur des peuples. Ce qu'un peuple donne à la gaieté, il le prend presque toujours sur la méchanceté.

GOTESCALC.

Vous ne croyez donc pas que des sociétés de tempérance sauveraient le monde des dangers qui le menacent?

PROSPERO.

Mais c'est là une véritable indignité. Priver les

simples gens de la seule joie qu'ils ont, en leur promettant un paradis qu'ils n'auront pas!... Allons donc! Pauvres vies déflorées!... Pourquoi voulez-vous empêcher ces malheureux de se plonger un moment dans l'idéal?... Ce sont peut-être les heures où ils valent quelque chose.

GOTESCALC.

Nos maîtres d'école, en Poméranie, disent tout le contraire. Ils prétendent que notre race est la première de toutes, parce qu'elle ne sait pas rire et qu'elle n'a pas besoin de s'amuser.

PROSPERO.

Attendez un peu. Quand soufflera le vent des réclamations individuelles, on verra quel aimable peuple vous aurez là. Vous les tenez maintenant, en leur distribuant, en retour de leur vertu, des billets pour une loge plus ou moins bonne dans un paradis chimérique. Mais, quand on verra que ces billets n'ont pas plus de solidité que les actions

des mines d'argent de la lune, personne ne voudra en être payé, et il ne restera plus alors pour maintenir le peuple que sa bonne humeur et sa gaieté. L'État doit chercher à être juste ; il doit surtout chercher à être aimable. Dans l'hypothèse, qui devient de plus en plus probable, où l'univers n'est qu'une tautologie dans laquelle la somme de mouvement se retrouve exactement dans la balance finale, sans perte ni gain, tâchons que la plaisanterie ait été douce. Si tout ce qu'on dit de l'autre monde doit aboutir à une banqueroute, c'est vraiment dur d'avoir fait mener aux pauvres gens une vie de cheval pour rien du tout. Vu l'incertitude où nous sommes de la destinée humaine, ce qu'il y a encore de plus sage, c'est de s'arranger pour que, dans toutes les hypothèses, on se trouve n'avoir pas été trop absurde. De la sorte, nous ne serons pas des saints, mais, non plus, nous ne serons pas des dupes. De toute façon, nous n'aurons pas de surprise trop forte.

HILARIUS.

Vous m'expliquez comment, dans beaucoup de circonstances, je vous ai entendu parler, comme tout le monde, des rémunérations dues aux déshérités et aux hommes vertueux. Vous en parliez avec assurance. En êtes-vous sûr pourtant?

PROSPERO.

Pas du tout, je suis presque sûr du contraire.

HILARIUS.

Alors, si la vie était à recommencer, avec la vue claire que vous avez maintenant de bien des choses, vous la recommenceriez sur de tout autres bases.

PROSPERO.

Non, je referais juste ce que j'ai fait.

HILARIUS.

Je ne vous comprends pas. Une de vos délicatesses est de ne pas vouloir paraître payer des services réels en fausses lettres de change sur un

royaume de Dieu problématique. Mais alors pourquoi en parlez-vous ? Et si l'on vous prenait au mot ?

PROSPERO.

C'est peu à craindre. Quand je dis ces choses-là, je sens bien que nul de mes auditeurs ne sera tellement frappé de mes preuves, que cela le porte à se priver d'aucune sensation douce. Sans cela, j'aurais des scrupules d'avoir été cause que quelque brave homme ait diminué, pour avoir pris trop au sérieux mes raisonnements, la somme de jouissance qu'il aurait pu goûter. Ce sont là des vérités sur lesquelles, quand on n'a pas pour profession de les enseigner, on a trois ou quatre opinions par jour. Et pourtant, ces probabilités, qui sont si faibles qu'on ne ferait pas un placement d'un franc sur des garanties aussi chétives, suffisent à l'homme pour sacrifier sa vie. Nous sommes ainsi faits. Une sorte d'instinct nous dit : « Courage ! Trompe au profit de l'Éternel ; maintiens la raison d'être du sacrifice et de la vertu. »

HILARIUS.

Votre vie tout entière, en effet, a été conduite par la foi en quelque chose d'absolu. La science ne peut être sérieuse, si le monde, qui en est l'objet, est frivole. Or vous avez pris la science éminemment au sérieux. Vous y avez sacrifié les récompenses et les joies les plus légitimes.

PROSPERO.

C'est justement pour cela que je mets la plus grande réserve à recommander aux autres la voie que j'ai suivie. La vertu est une gageure, une satisfaction personnelle, qu'on peut embrasser comme un généreux parti; mais la conseiller à autrui! Qui l'oserait? On hésite, en pareil cas, comme si l'on mettait dans la main de quelqu'un une pièce d'un aloi douteux. M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent ainsi la vie sont peut-être les vrais philosophes. Qui sait si le dernier résultat du grand effort qui se fait en ce moment pour percer

l'infini n'est pas que tout est vide, si bien que le dernier mot de la sagesse serait de s'étourdir? Pour nous, l'âge est passé; nous sommes trop vieux. Laissons au moins faire les autres, et jouissons de leur plaisir. Maintenant, mon idéal serait un vieux château patriarcal, rempli d'enfants qui chantent, de filles et de garçons qui folâtrent, où tout le monde mangerait, boirait, danserait, vivrait de moi. Après tout, le monde ne serait pas sérieux, que la science pourrait être sérieuse encore. De grandes sommes de vertu ont été dépensées pour des chimères. Il faut toujours prendre le parti le plus vertueux, sans être sûr que la vertu soit autre chose qu'un mot.

Gotescalc donne quelques marques d'étonnement.

HILARIUS lui dit à part.

Habitue-toi donc au langage de notre école. Au fond, notre maître ne pèche que par excès de gentilhommerie. Il a peur qu'il ne se mêle aux sacrifices qu'il fait pour le vrai quelque apparence de

pot-de-vin ou, comme on dit en Orient, de *bakh-schisch.*

PROSPERO.

Il y a, sur l'ensemble des choses, des vingtaines d'hypothèses possibles. La philosophie consolante n'est qu'une hypothèse entre beaucoup d'autres ; mais, après tout, c'est une hypothèse, et, dans le cas où elle impliquerait quelque chose de vrai, il ne faut pas que nous soyons pris au dépourvu. On doit avoir réponse à tout.

LES CHANTEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

SCÈNE III.

LES MÊMES.

Les chants s'éloignent. Peu à peu le pont devient désert. Prospero et ses disciples restent seuls, silencieux. Les derniers chants des danseurs se perdent dans le lointain. Une vision fantastique se dessine alors dans le ciel. Deux poteaux s'élèvent à l'entrée du pont; entre eux, un couperet énorme brille au clair de lune. — Un nouveau chant se fait entendre.

Dansons la carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

GOTESCALC.

Voilà ce qui alterne avec vos danses et vos baisers. Chez nous, grâce au respect, cela n'arrive jamais.

PROSPERO.

Attendez donc un peu.

Une longue danse macabre se déroule sur les remparts crénelés d'Avignon. Chaque couple, après avoir exécuté une contredanse, vient se placer sous le couperet, qui tombe avec un bruit sourd, puis se relève lentement pour tomber encore.

Le premier groupe est composé du roi et du pape. Ces deux grands per-

sonnages se font de profondes salutations, entremêlées de pirouettes, où ils se tournent le dos. Viennent ensuite le duc de Bourgogne, avec les insignes de la Toison d'or, et un cardinal en robe rouge ; ils se pavanent gravement ; puis Mgr le duc de Bourbon et M. le comte d'Armagnac ; puis les douze preux et les douze preuses, qui se donnent le bras deux à deux et paraissent avoir entre eux des conversations fort intimes. Puis vient Jacques de Lalain, le bon chevalier, ayant enfin délivré la Dame de Pleurs, et la consolant. Pétrarque et Laure apparaissent seuls sur un char traîné par de petits Amours, ayant les mains attachées derrière le dos par des cordons de soie. Anne de Bretagne, entourée de dames vertueuses, défile après Genièvre et toute son école d'amour.

Deux géants se dessinent sur le ciel : c'est Roland et Olivier, se donnant la main en souvenir de la belle Aude. Leur cou est trop fort pour entrer dans la lunette. Le bourreau fait venir un charpentier, qui, en deux ou trois coups de hache adapte l'appareil.

Pendant que Roland et Olivier attendent, une foule énorme, évêques, abbés mitrés, pénitents de toutes les couleurs, avec leurs croix processionnelles et leurs disciplines, corps de métier, gentilshommes, grandes dames en tous leurs atours, bourgeois en chaperon, présidents à mortier, juges en toque, docteurs avec leurs hermines, se pressent attendant leur tour. Des huissiers à verge président au défilé et font garder les rangs.

La danse est close par un élégant menuet exécuté par le dernier légat et la dernière abbesse. On entend à la fois l'air simple, aimable et galant du menuet et le chant :

Dansons la carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

ACTE IV.

Il se passe tout entier dans le laboratoire de Prospero, situé au fond de la résidence papale.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD, HILARIUS, GOTESCALC.

HILARIUS.

Qui jamais aurait cru que le pape lui-même se ferait notre protecteur et nous donnerait dans son propre palais ce laboratoire grand et commode, où vous allez enfin avoir les moyens de perfectionner vos découvertes ?

PROSPERO.

Oui ; depuis que j'ai quitté ma retraite de Pavie, je suis comme l'apode qui ne peut pondre ni couver, faute de pieds pour poser à terre. On ne fait pas de découvertes à l'auberge ni sur les grandes

routes. Les trois fois où, dans ces derniers temps, j'ai vu l'éclair du buisson ardent, ç'a été comme par hasard, à la dérobée. Une fois, c'était dans une hôtellerie de Catalogne ; à la vue de la flamme, mes hôtes faillirent m'assommer; l'autre fois, c'était chez des moines qui me prirent pour un démoniaque; une troisième fois, je produisis l'extrait de vie en compagnie d'une bande d'étudiants vivant de leur mandoline. Ils burent tout le godet que j'avais rempli; deux en moururent.

HILARIUS.

Comment se fait-il que toi, qui as su faire voir à tant d'autres des choses merveilleuses, aies été le seul à ne point les voir?

PROSPERO.

Il convenait que je fusse sobre dans la salle du festin que je présidais.

HILARIUS.

Votre eau est assurément la découverte la plus

étonnante qu'on ait jamais faite. Une force énorme entre avec vous dans l'atelier humain. Vous méprisez avec raison le vulgaire qui, incapable de comprendre la grandeur réelle de votre découverte, vous prête des chimères et transforme en recettes de bonne femme vos plus étonnants procédés.

PROSPERO.

Ces chimères me perdront; mais nul n'est maître de sa renommée. Elle court devant vous, se fait sans vous. Peu m'importe. Je me survivrai en vous, mes disciples fidèles. Mes vérités sont de l'ordre de celles qui ne périssent pas. Quiconque voudra refaire mes expériences arrivera au même résultat que moi. L'ordre d'investigation que j'ai ouvert peut être élargi indéfiniment. La distillation que nous avons créée amènera des analyses plus intimes encore. L'apparente variété de la matière sera ramenée à l'unité. On fera mieux alors que faire de l'or, insipide rêve de ceux qui ne conçoivent la science que comme un moyen de

satisfaire leurs penchants grossiers. Les sots! ils ne voient pas que changer tout en plomb serait la même chose que changer tout en or. Pour moi, j'aimerais autant savoir faire l'un que l'autre. Mais j'aimerais encore mieux savoir faire de la lumière avec de la boue, de l'esprit avec la matière. On y viendra; on comprendra la vie, et sans pouvoir modifier ce qu'elle a d'essentiellement fragile, on rectifiera les voies souvent inutilement compliquées de la nature; on corrigera des abus, restes d'un développement historique, que l'instinct n'a pas eu de motifs suffisants pour réformer. Une plus haute raison gouvernera le monde; peut-être même un peu de justice finira par y pénétrer. On corrigera, du moins en détail, ce qu'il y a d'inique et de cruel dans les partis pris généraux de la création.

GOTESCALC.

Nos maîtres d'école de Poméranie nous disent, au contraire, que l'homme doit souffrir, que le

grand crime est de vouloir faire les choses autrement que Dieu ne les a faites. La réforme du monde n'est-elle pas la grande hérésie? Si le monde, comme le rêvent les réformateurs, était mieux que le monde tel qu'il existe, Dieu l'eût fait tout d'abord ainsi. On ne commande pas à Dieu; on ne guérit pas malgré lui, on ne s'enrichit pas malgré lui.

PROSPERO.

Réformons toujours. Si, comme le veulent vos docteurs, le mal incorrigible est la dernière part de Dieu dans la nature, cette part sera toujours assez large.

HILARIUS.

Ainsi la légende populaire, en vous prêtant des miracles, ne fait en somme que matérialiser vos inspirations, donner une forme grossière à vos idées.

PROSPERO.

Sans contredit. Par la science, l'homme ne pro-

longera pas considérablement le nombre de ses années; mais, en quarante ans, il vivra cent fois plus qu'autrefois en quatre-vingts. Il mourra dignement, au moment qu'il aura fixé. Dans chaque ville, de nombreux petits palais, ornés de rubans et de fleurs, offriront à l'homme épuisé ce que l'État lui doit avant tout, le moyen de se procurer une mort douce, accompagnée de sensations exquises. Ceux qui souffriront alors, ce sera parce qu'ils y auront consenti. L'homme saura le monde, il pénétrera le ciel. Cela vaudra mieux que de ressusciter pour deux jours, et, quelque doux qu'il fût de voir en rêve ceux qu'on a aimés, il y aura, dans la communauté d'une grande humanité éclairée, tant de paix et de joie, que tout amour particulier sera sacrifié, comme un égoïsme blâmable, à l'amour de l'ensemble.

HILARIUS.

Ne comptez-vous pas, d'ailleurs, sur le progrès politique et social?

PROSPERO.

C'est la science qui fait le progrès social, et non le progrès social qui fait la science. La science ne demande à la société que de lui laisser les conditions nécessaires à sa vie et de produire un nombre suffisant d'esprits capables de la comprendre. Certes la science, absolument parlant, pourrait se passer d'être comprise; car elle est. Les œuvres d'Archimède, d'Euclide, ont dormi mille ans dans les manuscrits, sans que personne les comprît. Mais cela est fort dangereux, et c'est merveille que ces découvertes admirables de la science antique n'aient pas disparu de la tradition de l'humanité. Il faut tâcher que cela n'arrive plus. Le monde est gouverné presque tout entier par la brutalité. Les paysans indépendants de Schwitz et de Glaris ne sont guère plus éclairés que les seigneurs. Les empereurs et les rois pourraient plus pour nous, car ils représentent un principe supérieur au canton et à la seigneurie féodale.

Ah! si les républiques italiennes voulaient!... Mais elles comprennent peu la science; elles ne vont que jusqu'à l'art. Usons donc de notre pape, tandis qu'il est malade et qu'il fonde sur mon eau de vie des espérances illimitées. Il accomplit une bonne œuvre, après tout, cet excellent pape. Il force de bons rustiques à faire notre part de travail pendant que nous spéculons. Rien n'est assurément plus légitime. Rappelez-vous ce saint dont un ange laboure le champ, afin qu'il n'ait pas à interrompre sa prière. La prière, ou, pour mieux dire, la spéculation rationnelle, est le but du monde; le travail matériel est le serf du travail spirituel. Tout doit aider celui qui prie, c'est-à-dire qui pense. Les démocrates, qui n'admettent pas la subordination des individus à l'œuvre générale, trouvent cela monstrueux, et, quand le sage et libéral Caliban ne sera plus, je ne sais pas bien ce qui arrivera.

SCÈNE II.

Les disciples entrent les uns après les autres, allument les fourneaux, ajustent les alambics.

LES MÊMES, DISCIPLES NOUVEAUX, TROSSULUS.

HILARIUS.

On ne vit jamais pareille chose. Depuis qu'on sait que vous êtes à Avignon, Avignon est la capitale du monde. On y vient de toutes parts pour vous consulter.

DISCIPLES NOUVEAUX.

Maître, prenez-nous pour vous aider dans l'œuvre sainte que vous accomplissez. Nous voulons servir la science.

PROSPERO.

Venez, étudiez, comprenez. Si vous êtes de bons serviteurs, votre joie sera immense ; ce sera là toute votre récompense.

TROSSULUS.

Maître, j'ai une idée secrète à vous communiquer. (Prospero le prend à part.) La Société des gens de lettres, dont j'ai l'honneur de faire partie, prépare un projet de loi pour que l'homme de génie garde éternellement la propriété de ses idées. C'est le seul moyen pour que les hommes de génie soient riches comme les bourgeois et estimés comme ceux-ci. Or nous avons remarqué que les hommes de génie sont, en général, déplorablement insoucieux de leurs intérêts. Voilà Jésus-Christ, par exemple. S'il avait voulu prendre la propriété de son Évangile, figurez-vous quelle fortune cela ferait pour ses héritiers ! Car, d'après nos idées, il ne s'agit pas seulement de garantir le droit de copie sur les œuvres des écrivains : il faut que partout où on les récite, où on les lit, où on les chante, il faut, dis-je, qu'il leur soit payé un tant pour cent. Pour Jésus-Christ en particulier, quelques-uns d'entre nous pensent que tous ceux qui

observent une des maximes, qui pratiquent une des vertus qu'il a prêchées, sont redevables de quelque chose à ses ayants droit. Mais il est clair que Jésus-Christ fut un pauvre spéculateur. Nous élaborons également une loi pour assurer la propriété des inventions, des idées. Quel capital représenterait maintenant l'invention du rouet, du fuseau ? Or, maître, votre alcool rapportera un jour des milliards. Associez-vous avec nous, et nous trouverons moyen de faire que tout homme qui boira de votre eau de vie la quantité que contient un dé à coudre payera une petite somme, si petite que vous voudrez. Ce sera une superbe affaire, et notre société en bénéficiera.

PROSPERO.

Ah ! votre société a pour objet de protéger les droits de ceux qui battent monnaie avec leur pensée? Je n'appartiens pas à cette engeance-là, et je ne lui veux aucun bien. Le vrai penseur doit désirer que ceux qui embrassent vénalement la pro-

fession de lettrés soient découragés par la perspective de mourir de faim. La prétention de faire régner dans la distribution des bénéfices de ce monde une trop grande justice est la pire erreur qu'il y ait. L'injustice est le principe même de la marche de cet univers. Jéhovah fut, dit-on, le Dieu juste par excellence. Or rappelez-vous ce qui arriva pour les bœufs qui, poussés par un mouvement divin, ramenèrent d'eux-mêmes l'arche de chez les Philistins. D'après nos idées, il aurait fallu leur faire une pension alimentaire, les placer dans une belle prairie, où ils auraient été au vert le reste de leurs jours. Fi donc ! On construisit un bûcher avec les bois du char mystérieux qui avait ramené le coffre sacré, et, sur ce bûcher, on offrit les bœufs en sacrifice. Ils furent consumés en holocauste à Jéhovah, et l'auteur de ce beau récit biblique a l'air de trouver que ce fut tout à fait convenable, et que ces bonnes bêtes durent s'en trouver les très heureuses et très honorées. Ayant rempli par leur instinct profond

une mission providentielle de premier ordre, elles devaient disparaître avec leur mission. Voilà la récompense de tous les bienfaiteurs de l'humanité. On les brûle avec le bois de leur découverte et d'autres profitent pour eux. Jéhovah ne conçut jamais que les choses pussent et dussent se passer autrement.

TROSSULUS, à lui-même.

Un sot de cette espèce est fait pour être toute sa vie exploité.

Il tourne le dos.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉOLIN.

HILARIUS.

Maître, de tous ceux qui se présentent pour vous voir, voici le plus singulier. Il a l'air d'un vieux fou sans conséquence.

Entre Léolin de Bretagne, en costume de chevalier errant et de poète, la lyre irlandaise sur l'épaule.

PROSPERO.

Que venez-vous faire ici ?

LÉOLIN.

Ce que je fais partout : regarder et jouir. Partout je vais, partout j'entre, partout je comprends quelque chose. Voilà ma profession. Je poursuis la beauté d'une soif qui n'est jamais assouvie. La vérité aime plus de suite que je n'en ai ; elle me fuit peut-être. Je ne sais qu'aimer et chanter. Comme la caille à qui on crève les yeux, je ne fais plus la différence des jours et des nuits ; je chante sans cesse. J'ai entendu parler de ton eau de vie. Il paraît que c'est du feu. Je sais que tu la donnes gratis. J'en voudrais deux ou trois gouttes, car j'ai eu des visions que je voudrais revoir. Est-il vrai que tu es assez puissant pour faire qu'on revoie une personne qu'on a aimée ?

PROSPERO.

Assieds-toi. L'alambic chauffe. Je crois que nous pourrons contenter ton désir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SIFFROI.

HILARIUS.

Maître, voici un visiteur qui, d'après les apparences, doit être un puissant seigneur.

SIFFROI, *en pompeux équipage.*

Vous voyez en moi Siffroi, seigneur palatin, chargé par Sa Majesté le roi de Germanie de ses affaires en ces parages.

Arnaud, Sa Majesté l'empereur, mon maître, sait que tu es puissant en toute sorte d'œuvres, dont quelques-unes dépassent la force de l'homme. Dès qu'il a entendu le bruit de la renommée et qu'il a su que Sa Sainteté le bienheureux Clément t'accueille et te garde, il a résolu de te faire diverses propositions dont j'ai à t'entretenir. Ne crains de ma part aucun ridicule, aucune trace de sentimentalité. *(Il éclate de rire.)* J'étais autrefois idéaliste

rêveur; maintenant, je vois le ridicule de la générosité; sois tranquille, je suis un homme positif, un homme sérieux. Les diplomates mes confrères sont tous des bêtes. Chacun d'eux est l'homme le plus sot de l'Europe. (Il rit.) J'ai de l'esprit, n'est-ce pas?

Prospero le prend à part; ils s'assoient.

Arnaud, les hommes de ta sorte ne peuvent appartenir qu'aux papes, aux empereurs ou aux plus puissants rois de la chrétienté. Le pape Clément te couvre maintenant de sa protection; mais tu sais qu'Avignon est une mer trompeuse. Ce n'est pas toi qui peux céder au ridicule d'être sentimental. Sache qu'au delà des monts, on sait aussi ce que tu peux. Nos nécromanciens ont avoué qu'ils ne sauraient faire ce qu'on dit de toi. Ce qu'on nous a raconté du seigneur Faustin, en particulier, dépasse tout ce qui s'est vu jusqu'ici. Pourrais-tu le refaire? Écoute ce dont il s'agit.

Sa Majesté l'empereur, roi des Germains, mon maître, n'agit jamais que par les principes de la

plus pure légitimité. Mais les nécessités d'État ont leurs exigences. Le château de Kniphausen lui est nécessaire pour exercer sa souveraineté. Tu comprends bien que nous ne nous arrêtons pas aux petitesses où s'embrouille l'homme sentimental. Pour déposséder le châtelain actuel, qui est du reste son ami, le roi mon maître a besoin d'un titre. Un testament, par exemple, ou un traité, ou un acte de mariage serait nécessaire. Les légistes de Sa Majesté le roi mon maître en déduiraient tout de suite les droits de l'Empire sur ledit château. Mais les pièces manquent. Le vieux Cunibert, décédé récemment, devait tester pour l'Empire : il n'a pas accompli son intention. Si tu pouvais faire ce que tu as fait pour Faustin, Cunibert signerait le testament qu'il aurait dû rédiger de son vivant, et Sa Majesté le roi mon maître serait en règle. Il est vrai que le propriétaire est un de ses alliés les plus loyaux ; l'empereur mon maître pleurera beaucoup d'être obligé de le déposséder. Mais il se fera violence, il connaît ses devoirs.

PROSPERO.

Peux-tu croire des fables répandues par un public illettré? L'arrêt de la mort est sans appel; ce que je fais est plus humble, mais plus vrai.

SIFFROI, à part.

Il cherche à m'échapper. (Tout haut.) Quoi! tu veux me faire croire que ces fournaises ardentes, ces chaudières, ces cylindres aux immenses bras d'airain servent seulement à produire quelques gouttes de vin concentré! Non, tu brasses la vie et la mort. La vie et la mort appartiennent à l'empereur mon maître. Comme roi d'Arles, il est ici ton souverain : réfléchis. Tout ce qui peut s'appeler sentimentalité est sévèrement banni de notre politique. Tout dernièrement, nous avons donné une bonne leçon aux Souabes. Nos diplomates et les leurs dînaient ensemble; tous, vers la fin du repas, roulèrent sous la table. Mais notre supériorité est que nous ne perdons jamais entièrement la tête. Sous la table, les nôtres tirèrent des

Souabes des confidences et leur firent signer des conditions que ces imbéciles ne purent s'expliquer quand ils furent dégrisés.

Il rit.

PROSPERO.

Attends, tu verras ce que je fais, et prendras ainsi la mesure de ce que je ne fais pas.

Siffroi va s'asseoir à côté de Léolin. Ils se regardent beaucoup l'un l'autre

UN DISCIPLE.

Voilà deux oiseaux qui ne tarderaient pas à se prendre de bec, s'ils restaient longtemps perchés sur la même branche.

Grand mouvement dans le laboratoire.

LES DISCIPLES.

Attention! Venez, maître! l'heure est mûre.

PROSPERO.

Oui, c'est l'heure de voir si nos expériences précédentes ont été une illusion. Ce qui prouve qu'une expérience est bonne, c'est que, refaite dans les

mêmes circonstances, elle donne le même résultat. Regardez.

Il ouvre le robinet. Une liqueur claire et ambrée s'en échappe. Il la recueille dans une grande fiole en verre.

PROSPERO.

Victoire ! Jamais nous n'avons eu un si beau résultat. La quantité de liquide est en proportion des forces employées : il y a parfaite équivalence dans l'équation. Nous tenons la nature ; elle se livre, elle travaille avec nous.

Tous regardent avidement le bocal qui contient l'eau de vie.

LÉOLIN.

Celui qui la boit retrouve tous ses rêves ; j'en boirai, dût-il m'en coûter la vie.

TROSSULUS.

L'imprudent ! il montre son procédé à tous, sans avoir pris de brevet d'invention.

SIFFROI.

Cette eau de feu appartient à l'empereur, mon maître. Sur toute invention, il a un droit primor-

dial. (Ses yeux s'enflamment.) Mais je voudrais bien d'abord en boire.

Il tire son épée, s'empare de la fiole, en boit les trois quarts d'un seul trait. Léolin s'élance en même temps, lui arrache la fiole, boit le reste. Tous deux tombent à terre comme anéantis. On fait cercle autour d'eux.

RÊVE DE LÉOLIN.

LÉOLIN, ouvrant un peu les yeux.

Temps aimable, où je jouais enfant sur ses genoux! Voici la cicatrice que je lui fis au bras, un jour qu'elle me menaça de mourir si je n'étais point sage. Je la mordis jusqu'au sang.

Silence, sa figure s'illumine de plus en plus.

Quels bords as-tu visités depuis que tu nous as quittés? Où vont les morts? Ont-ils un cœur qui batte encore? Sont-ils capables d'aimer?

Oh! voilà que ses yeux s'entr'ouvrent. Sa main longue et blanche sort du cercueil; sa figure est pâle comme autrefois, ses yeux nagent dans les larmes. Viens, embrasse-moi. Je vais te dire, te conter tout. (Il lui parle à voix basse, en sons inintelligibles.) Qu'il y a longtemps depuis ta fièvre fatale! Oh! que tu

dois être fatiguée de ce long voyage d'outre-tombe. (Il verse d'abondantes larmes.) Repose-toi sur ce fauteuil; cette maison t'est connue, c'est la tienne; accepte nos caresses comme autrefois. Oh! pourquoi tes yeux sont-ils toujours ternes et vagues? C'est Léolin, c'est ton frère!... Elle n'entend pas ma voix! O désespoir!

Il verse des torrents de larmes.

Non, ce n'est pas possible; elle vit; ses yeux pleurent; c'est qu'elle rêve. Me tiendras-tu rigueur? Diras-tu encore que je t'ai trahie? Ah! Dieu sait que, dans toutes mes joies, je t'ai désirée; je n'ai pas eu un moment de douceur sans que je t'aie appelée au partage.

Voici les objets que tu connus. Ils ont été sacrés pour nous; nul n'a été tiré de sa place! Voici l'enfant que tu aimas, comme tu m'avais aimé il y a cinquante ans. Il est maintenant jeune et plein de courage; il veut vivre.

Celle-ci, tu ne l'as jamais vue. C'est d'elle que tu me dis un jour : « Cette petite vient pour me

remplacer. » Eh bien, figure-toi que c'est toi-même. Oui, tu m'as été rendue. Regarde, la voici. Elle est douce, chaste, timide et réservée comme toi. Comme toi, elle a besoin d'être aimée; elle veut suffire à quelqu'un. Elle aura dans le cœur tes susceptibilités infinies, la flèche de tes chères subtilités. Déjà elle me parle comme tu faisais; une herbe l'enchante. « O papa! me dit-elle, écoute le bruit de ce ruisseau; comme il est délicieux! Vois-tu ce charmant clocher, là-bas, à l'horizon? Regarde ce roseau, comme il est vert et heureux! » Reste, reste une heure avec nous! Accepte-la pour ta petite servante; elle va te soigner, passer un linge mouillé sur ton front.

Vois sa candeur. Prends sa main, sa petite taille d'enfant. Comme elle t'aime! comme elle t'embrasse! Ah! tu ne me pardonnes pas peut-être; tu ne veux pas rouvrir les yeux. Mais elle!... qu'a-t-elle fait? C'est toi-même. Ombre blanche, ouvre les yeux, ne fût-ce qu'un quart d'heure, un quart d'heure pour que je pleure avec toi, pour

que je puisse expier mes torts, subir tes pieux reproches. Cœur transverbéré, que tu m'as fait souffrir ! Pour tant d'heures douces et cruelles, au moins un regard. Quoi ! dans l'éternité, ton œil sera-t-il ainsi comme celui d'une statue de marbre ? Si ta prunelle pouvait me répondre !...

Oh ! j'entends sa voix, sa voix, comme si elle venait de l'infini : « Ami, les yeux ne serviraient aux morts qu'à verser des larmes. Autrefois, ils nous servaient à voir ceux que nous aimions ; maintenant ils ne feraient que pleurer. » (Il tombe épuisé.) Elle disparaît ; adieu ! O fin amère ! Mais qu'importe ? je l'ai vue.

Il se réveille.

LÉOLIN, éveillé.

Nos rêves sont la meilleure et la plus douce partie de notre vie. C'est le moment où chacun de nous est le plus lui-même. Ah ! maintenant, j'ai de la force pour vivre vingt ans encore.

RÊVE DE SIFFROI.

SIFFROI, *qui a ronflé tout ce temps, se réveille.*

Victoire! victoire! Pendez, brûlez, fusillez! Nous sommes les maîtres; tout nous est permis pour leur faire signer ce que nous voulons. Générosité! sentimentalité! pure sottise!

Désolation! Les militaires sont trop doux; nos hommes savent tuer, mais non fusiller. Il faudrait brûler tous les villages, pendre tous les habitants mâles; cela les empêcherait de se défendre. Ah! ah!

Il éclate de rire.

Des prisonniers!... Comprenez-vous qu'on fasse prisonniers des gens qui se défendent? On aurait dû les fusiller.

« Grâce, mon bon sire, pour mon homme qui a menacé de sa bêche un hussard. — Très bien, ma bonne femme, vous pouvez être parfaitement assurée que votre mari (*Il passe le doigt autour du cou.*) sera pendu. »

Il éclate de rire.

Ce qui me plaît dans le Bavarois, c'est la facilité

avec laquelle il fusille! Il rencontre quelqu'un, il n'attend pas qu'on tire sur lui, il fait feu le premier.

Il faut être plein de politesse jusqu'au dernier échelon de la potence (Il rit de plaisir); mais il faut pendre.

O mollesse des militaires! Si j'exerçais un commandement, je sais ce que je ferais. Si je parvenais à m'emparer des fuyards, je leur enlèverais leur vache et tout ce qu'ils auraient emporté, en les accusant de l'avoir volé et de le cacher dans les bois.

Il faut rendre la guerre aussi cruelle que possible. La sensibilité! Voilà une chose ridicule!

On fusillera, on pendra, on brûlera. Quand cela sera arrivé quelquefois, les habitants se montreront plus raisonnables, surtout si nos obus les ont déjà convenablement disposés.

Ah! la bonne odeur! cela sent l'oignon brûlé! Des paysans viennent d'être rôtis dans leurs maisons.

Sur cent soixante-dix, il y en a cent vingt de

sabrés. — Coquins, pourquoi avez-vous épargné le reste? Ne savez-vous pas que la sentimentalité est un ridicule?

Une lettre de mon cher ange!...

Mouvement d'attention dans l'auditoire.

PROSPERO.

Écoutons! son ange va lui parler. Nous allons le voir par le côté aimant.

SIFFROI.

Ah! les bons conseils, chère et douce amie! « Tous les Gaulois fusillés, écharpés, jusqu'aux petits enfants. Je crains qu'il n'y ait pas de Bible en France. Voici le livre des Psaumes, que je t'envoie, afin que tu puisses y lire cette prophétie contre les Français : « Je te dis, les impies « doivent être exterminés. » — Merci, tendre épouse; merci!

Pourquoi retarde-t-on le bombardement? On manquera le moment psychologique. Oh! les âmes sensibles! les femmes! Dire que, sans deux

femmes, le bombardement serait déjà commencé ! Ah ! que ne suis-je le maître ! Je ne craindrais pas d'être dur. Deux millions d'hommes mourant de faim ; eh bien, ils l'ont voulu !

Voilà des gens qui ramassent des pommes de terre. On ne tire pas dessus !... Oh ! les militaires humains ! Il y a des gens qui gâtent tout, parce qu'ils veulent être loués pour leur humanité.

Et dire que ces farceurs, en nous voyant chez eux, n'ont pas l'air content ! Ah ! les poseurs !

Les Français sont une nation de barbares, avec un vernis insuffisant de civilisation. Nous sommes les hommes ; ils sont les femmes. Des femmes ! ah ! fi donc ! « La bienveillance envers tout le monde, c'est la justice », a dit un de leurs nigauds. Oui-dà ! Dans le monde que j'ai vu, la malveillance, c'est la justice. Hermann de . . ., un bas intrigant ! Henri de . . ., un méchant homme ! Gauthier de. . ., un ignorant, un sot, un drôle ! et l'empereur, mon maître ?... Vieux.... ; mais non, chut ! J'ai trop d'esprit.

PROSPERO.

Le sang lui monte terriblement à la tête. Les veines de son cou et de ses tempes se gonflent. Mettez-le un peu à l'air. (On l'emporte.)

Chacun puise en cette eau ce qu'il porte en lui-même. La source de Jouvence est dans notre cœur; c'est l'idéal qui ne laisse pas vieillir. La force qui ressuscite, c'est la pureté de notre âme.

GOTESCALC, rentrant effaré.

Chers seigneurs ! voilà une triste nouvelle ! Le seigneur Siffroi... ; eh bien, oui, le seigneur Siffroi, comme il est dit dans l'Écriture, *crepuit medius*. Cela devait arriver; le quart de ce qu'il avait bu tue un homme.

PROSPERO.

Nos fins et dangereux produits doivent être pris du bout des lèvres. Est-ce notre faute si, en se les ingurgitant avec le goulot, certaines gens crèvent tandis que nous vivons ?

HILARIUS.

Quelle lourde race !

PROSPERO.

Prenez garde; ces inductions sont téméraires. Gotescalc est son compatriote, et c'est le meilleur de nous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans une salle de la résidence papale, à Avignon.

LE PAPE, BRUNISSENDE, WALTHERUS.

LE PAPE.

Son eau ne ressuscite pas, elle ne fait voir les morts qu'à ceux qui portent vivant en eux le souvenir des morts; elle ne donne ni la jeunesse ni l'immortalité. Mais cette eau n'en est pas moins riche de vie; elle relève mes forces et m'a fait éprouver des jouissances d'imagination que je croyais perdues pour moi.

BRUNISSENDE.

Je vous le disais. Il n'y a que Waltherus et moi qui ayons vu clair dans cette affaire, car nous sommes jeunes. Quand on est jeune, on ne se sou-

cie ni des fontaines de Jouvence, ni de résurrection.

LE PAPE.

Belle amie a toujours raison. Mais que dites-vous d'Arnaud?

BRUNISSENDE.

C'est un très grand homme, quoiqu'il ne m'ait pas une fois regardée. Nous comprenons ces hommes-là, allez, mieux que vos docteurs bourrés de saint Thomas d'Aquin. C'est un très grand homme, je vous le dis. Il m'aimerait, s'il en avait le temps. Les hommes de la sorte ont un défaut et un ridicule. Au fond, ils aiment les femmes, mais ils ne le leur disent jamais. Ils voudraient que les femmes leur sautassent au cou, leur fissent des avances. Ils consentent à être aimés d'elles.

WALTHERUS.

Vous oubliez que, l'un des confrères de saint Thomas d'Aquin ayant introduit dans la cellule du saint une belle fille parée, celui-ci ne détourna

pas les yeux et, je crois même, lui jeta son écritoire à la tête.

BRUNISSENDE.

Le pédant ! Arnaud ne ferait pas cela. Mais il faudra que la tentatrice s'approche fort de lui et lui caresse la barbe ou le menton.

LE PAPE.

Je voudrais le faire cardinal, mais je suis fort embarrassé. L'inquisition me le réclame tous les jours ; sa science est en effet hérétique, puisqu'elle change la nature des choses. Les docteurs de Paris l'ont formellement condamné.

BRUNISSENDE.

Gardez-vous de le livrer. Soyez mauvais pape, s'il le faut, mais toujours galant homme.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CLERC.

Un clerc entre.

LE CLERC.

Une lettre du roi de Germanie pour Sa Sainteté.

LE PAPE.

Lis-la-moi.

LE CLERC lit.

« Qu'il soit connu de Votre Sainteté que le lâche assassinat commis dans le sacré palais par l'empoisonneur Arnaud de Villeneuve sur la personne de mon fidèle serviteur Siffroi, seigneur palatin, mon envoyé, m'a rempli d'une grande et juste colère. Ce qui augmente l'atrocité d'un tel crime, c'est qu'il est notoire que les empoisonneurs ont été conduits par la haine féroce, par la vile et basse jalousie des peuples gaulois contre les peuples germaniques, qu'ils cherchent mécham-

ment tous les moyens de diminuer et d'anéantir. En conséquence, sans préjudice des indemnités à réclamer et représailles qu'il nous conviendra d'exercer pour ce crime, si notoirement empreint de passion nationale et d'envie impuissante, dans notre prochaine guerre contre l'ennemi héréditaire, nous exigeons que ledit Arnaud nous soit livré, pour être puni de son crime selon toute la rigueur des lois impériales. Faute de quoi, j'agirai en toute rigueur par mes agents du royaume d'Arles, pour que justice soit faite. »

LE PAPE.

C'est un peu fort! Quoi! parce qu'il plaît à un grossier glouton d'avaler à plein gosier ce qui doit être pris à petites gorgées, nous sommes ses empoisonneurs!

BRUNISSENDE.

Gardez-vous de donner cette bonne raison à des butors qui ne cherchent qu'une mauvaise querelle. Dites qu'Arnaud appartient à l'inquisition

comme hérétique, que les crimes contre la foi priment tous les autres qu'il peut avoir commis. Je suis bien avec l'inquisition; il n'aura nul sévice à craindre.

UN CLERC.

Deux lettres, venant toutes deux de Milan, pour Sa Sainteté.

LE PAPE.

Lis.

LE CLERC.

« Les soussignés, nobles de la cité de Milan, informés par des nouvelles certaines, se permettent de remontrer humblement à Votre Sainteté le péril qu'elle fait courir au bon droit et à la justice en couvrant de sa protection l'imposteur Prospero, dit Arnaud, lequel, suivant son naturel ambitieux, n'a près de Votre Sainteté qu'une occupation, c'est d'obtenir une bulle qui le rétablisse sur son trône de Milan. Faisons savoir à Votre Sainteté que ledit Prospero a perdu tous droits au duché de Milan

par son refus absolu de suivre sa noblesse et de défendre sa prérogative, si bien que tous ses artifices pour remonter sur le trône de Milan ne sont plus que manœuvres de séditieux. Votre Sainteté, gardienne du droit des princes, doit le traiter comme un des pires fauteurs de l'hérésie dangereuse qui met l'origine de la souveraineté dans le peuple. Et, pour l'empêcher de nuire au peuple chrétien, Votre Sainteté remplira son devoir en le faisant renfermer dans une étroite prison. »

Suivent les noms.

« La cité libre de Milan est informée par des messages certains qu'en ce moment se trouve près de Votre Sainteté un homme de naturel ambitieux et remuant, nommé Prospero, qui cherche par tous les moyens à regagner le trône de Milan, qu'il a justement perdu.

» Considérant que ses partisans cherchent ici par tous moyens à troubler l'ordre établi, et que certainement son séjour près de Votre Sainteté n'a

d'autre but que d'obtenir une bulle qui le rétablisse en ses droits et prérogatives, nous croyons devoir avertir Votre Sainteté, gardienne du droit des peuples, que ledit Prospero, coupable d'ailleurs de plusieurs hérésies, ne peut plus être considéré que comme un ennemi du peuple chrétien, et que Votre Sainteté n'a qu'un moyen de l'empêcher de nuire, c'est de le chasser de son sacré palais, où cet imposteur s'est introduit par fraude et sortilège, et de le faire enfermer dans une étroite prison. »

Suivent les noms.

LE CLERC.

Il y a encore un billet, qui ne peut être ouvert que par Votre Sainteté.

LE PAPE.

Donne-moi.

Brunissende et Waltherus chuchotent entre eux, pendant que le pape lit tout bas.

BRUNISSENDE.

Ne lisez pas. Le père commun des fidèles a tant de secrets.

LE PAPE, lisant.

« Si les souvenirs ont sur vous quelque empire, emprisonnez Arnaud. Je le hais. Sa fatuité scientifique est une injure pour notre sexe; toute la philosophie ainsi conçue n'est qu'un larcin fait à l'amour. Notre empire est fini, si de pareilles idées prévalent. Veillez-y; car enfin vous avez aimé autrefois, quoique maintenant vous paraissiez l'oublier.

« BARONNE DE SAINT-CERBONET. »

Le pape, Brunissende, Waltherus éclatent de rire.

BRUNISSENDE.

Faites donc venir Arnaud, et tirez de lui l'éclaircissement de quelques-uns de ces mystères.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD.

Arnaud entre, Brunissende lui tend la main.

LE PAPE.

Arnaud, l'Empire et l'inquisition, les nobles de Milan et le peuple de Milan, sans parler de la baronne de Saint-Cerbonet, demandent en même temps votre tête. Pourquoi donc le monde entier est-il ainsi soulevé contre vous? Tous les autres docteurs ensemble ne me donnent pas autant de souci que vous.

PROSPERO.

C'est qu'ils travaillent sur des abstractions vides, et, moi, je travaille sur des réalités. Je n'étudie que des faits, et j'en tire des manipulations, des pratiques, et c'est ainsi que j'ai pu ajouter un ordre d'opérations à celles de l'antiquité. La nature ne distille pas; moi, je distille. D'autres feront

bien plus après moi. De siècle en siècle, la nature sera mieux connue, et on trouvera pour agir sur elle des moyens plus puissants.

LE PAPE.

Mais les autres docteurs n'entreront pas dans tes idées; la foule ne les comprendra pas, elle les transformera en fable. Tu n'auras ni l'Église, ni l'École. Le peuple t'est refusé à jamais. De quoi vivras-tu ?

PROSPERO.

D'abord des miettes qui tombent de ces deux grandes tables bien servies. Comme nous sommes sûrs d'avoir raison, nous sommes facilement humbles. Nous laisserons aux docteurs scolastiques leurs prébendes et leurs aumusses fourrées d'hermine. Puis, dans des siècles peut-être, l'École nous appartiendra.

LE PAPE.

Et l'Église ?

PROSPERO.

Ah ! c'est tout différent ! L'Église et nous, nous partons de principes absolument contraires. Nous concevons la nature comme une série de phénomènes si bien liés entre eux, que l'homme, au bout d'études suffisantes, doit pouvoir arriver à reproduire chacun d'eux. L'Église, au contraire, repose sur une révélation censée faite successivement aux juifs, aux chrétiens, à la communauté des fidèles, tout le long des siècles. Nous ne savons pas ce que c'est qu'une révélation, n'en ayant jamais vu, et, si nous en avions vu quelqu'une, nous renoncerions sur-le-champ à notre philosophie de la nature. Le miracle, la révélation, en effet, supposent entre Dieu et l'homme des rapports surnaturels où Dieu agirait comme quelqu'un de déterminé. Or une telle hypothèse est entièrement gratuite; il n'y a pas un seul fait prouvé qui y mène. C'est une fiction, et non pas une hypothèse.

LE PAPE.

Vous ne différez pas alors des païens, des philosophes anciens, éclairés par la seule raison.

PROSPERO.

C'est cela même. Nous sommes des anciens, nous revenons à la tradition des savants grecs; nous cherchons avidement leurs livres, nous continuons la science, en la prenant au point où ils l'ont laissée.

LE PAPE.

Vous n'admettez pas que l'Église ait fait faire à la science aucun progrès?

PROSPERO.

Non, aucun. Le christianisme a sensiblement amélioré la masse humaine; mais il n'a rien appris à l'humanité; il n'a pas fait une seule expérience, et il a plus nui que servi à la conservation de l'ancienne tradition scientifique. Depuis le réveil intellectuel inauguré par la parole vive,

ardente et légère de ce prodigieux Abélard, l'Église a eu sa philosophie. Votre Sainteté me laisse tout dire : cette philosophie, je l'avoue, me paraît sans valeur. L'Église ne pouvait favoriser le développement que d'une métaphysique abstraite et creuse. Si quelque progrès a été fait depuis les anciens, c'est par les savants musulmans, non que l'islamisme les ait aidés le moins du monde; l'islamisme les a persécutés comme le christianisme nous persécute; mais, malgré l'islam, ils ont possédé par moments l'esprit de la Grèce; en particulier, dans l'ordre de faits que j'étudie, ils ont beaucoup ajouté au domaine de l'esprit humain.

LE PAPE.

Alors, vous tenez l'Église pour une ennemie dans l'œuvre de retour à l'antiquité que vous venez d'exposer?

PROSPERO.

Non pas absolument. La contradiction est l'essence des choses humaines. Les institutions ont

l'air d'être faites de bronze ; mais les institutions sont servies par des hommes, et les hommes sont des roseaux. Il faut distinguer dans l'Église le chef et les membres. Les membres résisteront toujours à une transformation qui entraînerait un changement complet dans leurs habitudes. Mais le chef!... le chef se sépare quelquefois avec une étrange facilité du corps qu'il est censé animer. On a vu l'islam présidé par des khalifes incrédules et amateurs passionnés de la raison grecque. J'imagine de même une série de papes, formés sur votre modèle, très Saint-Père, qui prendraient la tête de la renaissance intellectuelle de l'humanité.

LE PAPE.

Ainsi, tu rêves le christianisme détruit par la papauté ?

PROSPERO.

Oui. Le pape, devenu tout-puissant, peut, couvert par le respect qu'il inspire, supprimer presque

l'ensemble de superstitions et d'erreurs auquel il préside.

BRUNISSENDE.

J'ai peur qu'il ne soit toujours tenté d'en profiter.

PROSPERO.

Brunissende voit clair. Le prêtre détruit rarement l'autel dont il vit. Il est probable, en effet, qu'après avoir servi la renaissance, la papauté l'entravera. Effrayée de sa propre hardiesse, elle repliera ses voiles et essayera de retenir le mouvement qu'elle aura commencé.

Le pape reste quelque temps pensif.

BRUNISSENDE.

Nous autres femmes, nous arrivons souvent par d'autres voies à des pensées analogues. La superstition a diminué la vie; nous la voulons entière. On déchirera les sottes bandelettes dont les siècles barbares nous ont affublées; nous aurons notre place dans le monde de l'esprit.

PROSPERO.

Sans contredit, la part de la femme dans l'œuvre de la civilisation sera grande et illustre. C'est peut-être dans le cœur de quelques femmes que l'unité de la renaissance sera le mieux réalisée. Les femmes nous tiendront pour des ennemis jusqu'au jour où elles verront que leur intérêt dans l'humanité n'est pas un intérêt à part.

BRUNISSENDE.

Arnaud, ne sauriez-vous pas écrire un livre pour nous?

PROSPERO.

D'autres le feront, belle Brunissende. Moi, je suis vieux, ma fin approche, je deviens un embarras. Je peux mourir quand je veux : c'est là ma Jouvence. J'ai toujours eu pour principe, qu'une vie disposée selon les règles d'une belle eurythmie ne doit pas laisser au hasard une pièce aussi importante que le dénouement. Tout est

bonheur dans la vie, quand on peut à son gré disposer de la mort.

BRUNISSENDE.

Que dites-vous? Le suicide implique des idées repoussantes, une mare de sang, des souillures. La propreté l'interdit. Cette belle tête m'appartient, Arnaud. Ne la souille pas; je te le défends.

PROSPERO.

Non, soyez tranquille, chère Brunissende. Je n'aurai que des sensations douces, et mes traits conserveront leur beauté. Mourir n'est rien. L'essentiel est de mourir avant le premier affaiblissement et d'éviter l'ennui d'être plaint.

BRUNISSENDE, se tournant vers Waltherus.

Waltherus, que dit-il?

WALTHERUS.

Ce sont des pensées tristes; ne les laissez pas s'inscrire sur votre front.

Ils restent tous les quatre silencieux, regardant les belles teintes du soir

sur les Alpines et le mont Ventoux. Waltherus lit un passage du Saint-Graal, celui où il est dit que Perceval, s'étant voué à la recherche du vase divin, se voua par là même à la chasteté, si bien qu'à partir de ce moment, les femmes ne l'aimèrent plus, n'attendant rien de lui.

SCÈNE IV.

Elle se passe dans une chambre des bâtiments de l'inquisition, attenante à la résidence papale.

PROSPERO, LE CARDINAL PHILIPPE DE CABASSOLE, PUIS CÉLESTINE ET EUPHÉMIE, PUIS ARIEL.

LE CARDINAL PHILIPPE, à Prospero.

Ad evitandum scandalum. Voilà notre règle. Notre institution doit être maintenue; elle ne peut l'être si nous contredisons tout à fait les opinions du peuple. Mais, dans la pratique, nous avons des adoucissements. Retirez deux ou trois des hérésies notoires qu'on vous reproche. Dès lors, le procès étant engagé à votre avantage, il nous sera loisible de ne le terminer que quand il vous sera utile de sortir des prisons de l'inquisition, c'est-à-dire quand le roi de Germanie et les Milanais ne penseront plus à vous.

PROSPERO.

Vous êtes bien bon de ne parler que de quelques hérésies. Chez moi, c'est l'esprit même, c'est tout qui est hérétique. Tout ce que je fais depuis un bout jusqu'à l'autre n'est qu'une hérésie.

LE CARDINAL.

Justement ; c'est bien moins grave. Il importe peu d'être hérétique quant à l'esprit, quand on ne l'est pas quant à la lettre. Et puis vous enseignez en langue vulgaire. Il n'y a d'hérésies qu'en latin. En langue romane, on peut tout dire. Il y a pour tout des palliatifs. Cédez-nous une palme, nous lâcherons des coudées.

PROSPERO.

Non, cardinal Philippe. La vie est pour moi comme bloquée de toutes parts. C'est le signe de la fin. Je ne suis pas de ceux qui se font inviter deux fois à quitter la salle du festin. La vie n'est chose digne que quand on peut la finir à volonté.

Pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose qui vaille la peine de mentir à l'humanité? J'ai tout vu, tout essayé. Qu'est-ce que la vie? Un court rayon de lumière dans une nuit profonde, un moment qu'on passe à la table d'un banquet sans qu'on sache qui vous y a invité, un éclair de clairvoyance dans une longue cécité. Je n'ai pas besoin de mourir pour mes découvertes, car elles sont certaines, et on ne meurt que pour ce qui est douteux. Celui qui a trouvé un théorème ou créé une expérience n'a pas à se faire martyriser pour ce théorème ou cette expérience. Cela n'ajouterait rien à la force des preuves. Il écrit sa découverte sur un morceau de parchemin; l'essentiel est que le bout de parchemin ne se perde pas. Quiconque sera capable de comprendre ce dont il s'agit verra que c'est vrai. Mon théorème, c'est l'alcool et l'éther. Quiconque voudra les refaire le pourra.

J'ai trop rêvé peut-être; mais c'est en rêvant que j'ai trouvé. Quand j'étais duc de Milan, j'aurais voulu que le monde fût à moi pour l'explorer, pour

recueillir tous les atomes de beauté qu'il renferme, pour relever les temples écroulés, pour détruire la Mecque, pour résoudre le problème des races inférieures, qui ne peuvent pas être libres et ne doivent pas être esclaves. J'imaginais la solidarité d'une humanité centralisée, sachant tout, pouvant tout, jouissant de tout, par la division du travail. Il y a, me disais-je, une foule de choses que je ne saurai jamais, mais je les saurais si je voulais; d'autres les savent pour moi. J'admettais de même qu'un homme peut jouir pour un autre, aimer pour un autre, haïr pour un autre, si bien qu'au cœur de l'humanité je voyais une grande conscience centrale, goûtant toutes les joies, savourant les plaisirs du mondain, la science du savant, les triomphes de l'ambitieux, les austérités de l'ascète. Je ne comprenais pas assez que la science est chose séculaire, que l'homme de génie ajoute une maille à ce tissu sans fin, mais qu'il lui est défendu d'entrevoir la maille qui viendra ensuite. Ce que je rêvais comme possible pour demain sera réalisé

dans cinq cents ans, après vingt oscillations en sens contraire. Mon eau de vie tuera autant d'hommes qu'elle en fera vivre. La poudre, par laquelle j'espérais armer la raison d'un engin que ni la sottise ni la foule aveugle ne pourraient manier, deviendra, je le crains, une arme à deux tranchants; la raison n'en aura pas le monopole. Viens donc, mon eau de mort, c'est ton heure! Cher tissu imprégné d'éther, qui possèdes dans tes plis le trésor de l'anesthésie, donne-moi le repos. Ah! je crois que tu seras en définitive mon invention la plus bienfaisante.

Prospero se revêt d'un linceul de gaze légère; la bordure du cou est relevée par une élégante broderie d'or.

LE CARDINAL, à part.

Cette âme est trop grande pour la laisser ainsi périr. Il faut essayer sur elle la réaction de notre eau de Jouvence, à nous. (Tout haut.) Il ne faut pas désespérer. La vie a toujours des retours heureux. La nature est comme les orangers de Sorrente, qui portent à la fois des fleurs et des fruits.

Tout suicidé se repent de son acte, au moment de mourir. Ne veux-tu pas causer encore une fois avec Brunissende? Nous avons des jeunes filles charmantes, qu'une abbesse forme exprès pour nos plaisirs. Attends, pour renoncer à la vie, que tu aies vu si elle n'a pas encore quelques jouissances que tu ignores.

Il fait un signe. Un instant après, apparaissent deux jeunes religieuses, Euphémie et Célestine, qui, en entrant, rejettent leur voile et laissent flotter leurs longs cheveux.

LE CARDINAL PHILIPPE, les tenant par la main.

Ne craignez rien, Arnaud; elles sont très bien élevées par leur abbesse. La théologie est une science austère. Le théologien a besoin que son gosier brûlant soit de temps en temps rafraîchi par un sirop exquis. Des femmes comme Brunissende sont des portions élevées de l'humanité. Mais il y a des femmes qui, comme racontent les Arabes en leurs récits des mers lointaines, ne sont guère que la pousse tendre du roseau, l'épanouissement de la belladone. Ce n'est point par elles que se fera la

métaphysique de la beauté ; mais tout ce qui dans la philosophie est à l'état d'analyse, est chez elles à l'état d'instinct léger. Elles sont belles comme la nature est belle, sans le savoir. Elles sont comme un lis qui parlerait, comme une rose qui chanterait. N'aimez-vous pas comme nous ce charmant petit gazouillement de la raison, ce bégayement en une bouche d'enfant des pensées qui, par leur sécheresse, déchirent notre cerveau? Ce qui est aimable ou haïssable chez l'homme, transporté chez la femme, devient à l'inverse haïssable, aimable. Un homme superstitieux nous agace ; la femme pieuse, ignorante, faible d'esprit, n'en est que plus femme ; ces fautes de raisonnement, les erreurs de son cœur et de ses sens nous font sourire et nous enchantent. Qui sondera le mystère de la connexion que la nature a établie entre la vie et la beauté, la pudeur et l'amour? Honte sacrée qui devient si vite triomphe et fierté! Celui qui aurait approfondi la femme, Arnaud, aurait le mot de l'univers. Pour moi, je la trouve adorable dans

tous ses emplois, depuis la fille de joie des quais de Marseille, héritière de l'obscénité primitive, venue en droite ligne de Babylone, avec sa grosse lèvre et son rire libertin, jusqu'à la mère vénérable de la primitive tribu aryenne, à laquelle nous devons le sérieux séculaire qui nous a valu le droit de prendre maintenant quelques licences.

Venez, chère Euphémie, me dire tout ce que vous avez fait depuis hier. Et vous, Célestine, donnez la main à ce grand docteur Arnaud, dont l'eau de Jouvence fait les miracles que vous savez.

CÉLESTINE.

Vous nous faites concurrence, Arnaud; car nous aussi nous avons la prétention de faire revivre et de rajeunir. Mais ne craignez pas de ma part la raillerie; notre abbesse nous dit toujours que, chez les filles de notre règle, c'est le pire défaut. La moquerie de la femme blesse le cœur de l'homme. Ce qu'il faut témoigner à l'homme, c'est la confiance et l'amour.

PROSPERO, *déjà un peu affaibli.*

C'est la vérité même. Quand j'étais étudiant à Parme, j'eus une maîtresse très belle et très vertueuse. « Arnaud, me disait-elle, quand je serai morte, tu iras pour moi à la Portioncule d'Assise. Cette indulgence sans pareille effacera les péchés que nous avons pu commettre ensemble. » Je n'ai jamais aimé qu'elle! Le croiras-tu, Célestine? Je ne pense à elle que comme à une petite sœur qu'on a eue dans son enfance et avec laquelle on a joué.

CÉLESTINE.

Ces sortes de souvenirs embaument la vie. Notre mission à nous, c'est de rafraîchir les chaleurs extrêmes des cerveaux fatigués par la pensée, c'est de dire, comme la petite chienne, qui se tord aux pieds de son maître : « Moi, si petite, lui si grand ! » Notre abbesse nous dit toujours : « Ayez pitié des hommes. Vous ne savez pas ce qu'ils font, aidez à leur œuvre inconnue, ne leur demandez rien pour ce que vous leur donnez. » Pauvres

hommes ! vous brûlez votre sang et votre vie dans d'ardentes subtilités. Quoi d'étrange que votre imagination veuille une fontaine d'eau fraîche, une coupe de lait? Reposez votre tête sur notre poitrine ; regardez ces jeunes seins, comme ils vous désirent !

Il la baise au front.

CÉLESTINE.

Embrassez-moi sans crainte. L'eau de Jouvence n'est-elle pas sur nos lèvres? La fontaine en est là, dans notre cœur.

PROSPERO, rêvant à demi.

Oui, j'eus autrefois un petit serviteur, un esprit de l'air. Sa voix de femme était comme la tienne. Pauvre Ariel ! Il est mort parce qu'il était meilleur que moi. *Prius mori quam fœdari.*

On entend le trille léger qui annonçait autrefois l'approche d'Ariel.

PROSPERO.

Oh ! si je pouvais le revoir, et mourir une main dans la tienne, une main dans la sienne !

Musique exquise. Les formes d'Ariel se dessinent dans l'air en bleu transparent.

PROSPERO.

Ariel ressuscité!... Ah! tu te réservais pour ma dernière heure, petit zinzolin. M'as-tu assez puni d'avoir préféré ma vie, c'est-à-dire mon œuvre à ma dignité, c'est-à-dire à ma vanité? Que de fois j'ai cru t'apercevoir profilé sur le vide! Pourquoi ne venais-tu pas? Tu me tenais rigueur, charmant petit rancunier, d'avoir serré la main de Caliban. Ta tête sera donc toujours la salle de bal d'un délicieux petit quadrille de préjugés.

Célestine éclate de rire et n'a plus d'yeux que pour Ariel.

ARIEL.

Maître, quand l'idéal est mort, il n'y a plus que l'harmonie préétablie des choses qui puisse le ressusciter. Vingt fois, en te voyant faire tant de belles choses, j'ai failli reprendre un corps pour venir me remettre avec toi. Je l'avoue, j'avais eu tort de mourir. Le triomphe de Caliban m'avait un peu surpris. Maître chéri, voici ton petit serviteur. Je ferai désormais ce que tu voudras; car ce que tu veux est le bien.

PROSPERO, s'affaiblissant de plus en plus.

Ariel, j'ai fini le nombre des bons jours. Le reste ne serait ni utile ni digne. La vie d'un vagabond n'est pas celle qui me convient. Depuis que je n'ai plus la protection de Caliban (Il sourit.) mon existence n'a plus de base assurée... Adieu; sache vivre sans moi; désormais, il ne faut plus ainsi mourir à la légère. Enfant, tu es comme l'humanité, quand elle croyait, chaque soir, que le monde allait finir. Prends un corps; la condition d'un esprit aérien est trop fragile. Vois Célestine, elle est ta sœur par le charme et la beauté.

Tous deux se regardent d'un œil tendre, et rougissent. Un léger frisson parcourt les membres d'Ariel, qui prennent une teinte rosée et de la solidité.

ARIEL.

Oh ! douceur étrange ! Je me touche ; je deviens chair. Une chaleur que je n'ai jamais ressentie circule en mon être. Le sang, ce liquide porteur de la vie, humecte ma poitrine. Je sens ce fleuve bienfaisant suivre dans tous mes membres son

cours aimable et taciturne. Et ici (Montrant son cœur.) un battement léger, un petit chatouillement !... (Se tournant vers Célestine.) O ma chère amie, pourrais-je désormais me séparer de toi ? Asiles cachés des forêts, antres et rochers solitaires, cachez-moi avec elle. Plus la retraite sera sombre, plus ses parois rapprochées, plus son ciel écrasé, plus je croirai qu'elle est à moi et que l'univers entier est en elle. Vide infini de l'espace, rires innombrables des mers, un jour peut-être je me reprendrai à vous aimer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CALIBAN, PUIS LE PAPE ET BRUNISSENDE.

Entre Caliban. — Surprise générale. Mouvement d'horreur d'Ariel. Il pousse un cri.

CALIBAN, bas, à Ariel.

Petit fat, qui ne peux te rendre compte de ce qu'il y a de mérite pour l'homme sorti du limon à

secouer la lourde croûte terreuse et à forcer la herse dont s'entourent les hommes à la peau blanche et au sang vermeil. (A Prospero.) Je n'ai pas voulu que tu me supposes ingrat, et, quand le conseil de la démocratie de Milan a écrit au pape pour qu'il te fasse emprisonner, je suis venu moi-même en secret pour te conduire en un lieu sûr. Le mouvement qui m'a substitué à toi était fatal. Une révolution, le jour où elle s'accomplit, est toujours passionnée; le champ de bataille ne souffre pas l'impartialité. Mais il ne nous en coûte pas aujourd'hui de reconnaître que, ce que nous sommes, nous le sommes par vous. L'ingratitude est le vice des esclaves. Le lendemain de la victoire, on est encore injuste; le surlendemain on est généreux. Il a fallu l'ineptie de tes soi-disant partisans, qui sont tes pires ennemis, pour que le contrat tacite, qui s'était établi entre toi et nous, ait pris fin.

PROSPERO, faisant un effort contre la léthargie qui le gagne.

C'est vrai. Il fut un jour où je dus crier : « Vive

Caliban! » Je n'aime pas beaucoup qu'on me parle de la difficulté vaincue. Celui qui a eu tant de mérite à jouer le rôle d'un aristocrate, que ne restait-il ce qu'il était, et ne laissait-il le rôle, pour lui si laborieux, à ceux qui le jouent sans effort? Mais la grande troupe de comédiens, choisie et formée par le destin pour jouer ce qu'on appelle l'histoire sur les tréteaux de ce monde, a besoin d'emplois très divers. Caliban, cesse de parler de la fatuité d'Ariel; cette fatuité, c'est sa raison d'être; elle est légitime. Il faut qu'il y ait des délicats. Ariel, tu n'es pas encore placé aussi près que moi de l'infini; cesse de mépriser Caliban. Sans Caliban, point d'histoire. Les grognements de Caliban, l'âpre haine qui le porte à supplanter son maître, sont le principe du mouvement dans l'humanité. Il n'y a rien de pur ni d'impur dans la nature. Le monde est un cercle immense où la pourriture sort de la vie et la vie de la pourriture. La fleur naît du fumier; le fruit exquis se forme des sucs tirés de l'ordure. Le papillon,

dans ses transformations, est tour à tour exquis et hideux. Il y a un but à tout cela, et, bien que nous n'ayons pas la preuve d'une conscience claire présidant au gouvernement de l'univers, des indices certains montrent l'existence d'une conscience obscure, d'une tendance profonde poursuivant un but placé à l'infini. Le grand semeur aveugle répand la graine avec une telle profusion, que chaque coin de bonne terre porte son fruit, sans avoir été visé. Le coup de fatalité qui se joue dans les profondeurs des sources de la vie, et qui fait qu'un cerveau est bien fait ou raté, qu'un type de femme est exquis ou ridicule, se répète tant de fois que l'avenir du vrai et celui du beau sont assurés. Pour moi, j'ai accompli ma destinée. J'ai été un quaterne rare dans la loterie de la création. Maintenant, les atomes qui me composent réclament leur liberté; ils ont envie d'aller ailleurs jouer leur petit air. (Entrent le pape et Brunissende. — Prospero, d'une voix faible.) Je suis heureux que vous arriviez à point pour compléter le cercle

sur lequel doivent se clore mes yeux. Ce linceul me donne ce que vous avez voulu et n'avez pu me donner, le repos. Grâce à lui, je meurs entier, et sans perdre aucune des sensations délicieuses qui sont d'ordinaire oblitérées chez le mourant par la douleur et l'affaiblissement. La coupe de la vie est délicieuse. Quelle sottise de s'indigner parce qu'on en voit le fond! C'est l'essence d'une coupe d'être épuisable. (Ariel et Célestine, se tenant dans les bras l'un de l'autre, se regardent sans comprendre ce que dit Prospero. Prospero les voit en souriant.) C'est bien, Ariel. J'ai trouvé le moyen de te river à l'existence. Maintenant tu ne voudras plus mourir pour si peu. (Se tournant vers Caliban.) Caliban, j'ai quelque chose à te dire. (Caliban s'approche. — Prospero, tout bas.) Ariel et Célestine sont incapables de lutter contre les difficultés de la vie. Je te demande pour Ariel une sinécure, la garde du château de Sermione, qui n'a aucune importance pour la république de Milan et qui suffira très amplement à ses besoins.

CALIBAN.

Maître, tu seras obéi.

BRUNISSENDE.

Arnaud, je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable.

PROSPERO, s'éteignant de plus en plus.

Donnez-moi un baiser et votre main à serrer. Dites qu'on joue les airs d'Amalfi et du Golfe de Naples. Ayez soin que je ne voie pas un visage triste et que je n'entende pas un soupir.

Être éternel et bon, merci pour l'existence. J'ai collaboré à toutes tes œuvres, j'ai servi à toutes tes fins. Je te bénis!

Il s'endort en souriant. On lit sur sa figure les signes de jouissances infinies.

BRUNISSENDE.

Ne troublons plus ses rêves. Il a la récompense de sa jeunesse chaste. La nature, à la recherche

de laquelle il a sacrifié l'amour, se change en nymphe pour le recevoir à son dernier soupir.

LE PAPE.

Que sa tête est belle! J'aurais tant aimé à le faire cardinal!

LE CARDINAL PHILIPPE.

Il est mort comme les saints d'Irlande, que parfois j'arrive à regarder comme les plus grands de tous. Ces solitaires étranges mouraient quand ils voulaient, à l'heure qu'ils avaient fixée. Maintenant, que faire de son corps? Il faut éviter le scandale. La crémation est la seule sépulture digne de l'idéaliste, car le corps humain, du moment qu'il n'est plus le substratum d'une personne, n'est rien qu'un amas d'atomes semblables à tous les autres, que le respect ordonne de désagréger. Mais nous ne sommes pas outillés pour ce genre de funérailles.

SCÈNE VI.

Sur le bord du Rhône. Des hommes apportent un cadavre enveloppé d'un linceul blanc.

LE CARDINAL PHILIPPE, en costume de simple clerc.

(Aux bateliers.) Placez le corps dans votre barque, et naviguez comme si vous alliez à l'île de la Barthelasse. Quand vous serez arrivés au milieu du courant, faites sombrer la barque, sauvez-vous à la nage et ne dites rien à personne. (Tout bas.) Si on retrouve le corps, nous dirons au peuple que, dans un accès de furie, il s'est noyé. Sinon, nous dirons que le diable l'a pris.

On entend sur le pont, près de là, des danses et des chants.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

FIN.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît. [1504]

